

L. Trotsky

Œuvres

Juin 1938

Enfoncer le clou

(1^{er} juin 1938)

Lettre au *Socialist Appeal* (10473), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Il nous semble ici que nous devrions exploiter avec beaucoup de vigueur le tournant décidé de l'Internationale communiste vers la démocratie, la patrie, contre la révolution et la dictature, etc. Le programme officiel du Comintern est la meilleure source pour cette polémique. Ce serait très bon de publier dans chaque numéro du *Socialist Appeal* quelques citations de ce programme avec la question : « Qui a changé ça et quand ? » ou bien « Qui Browder¹ cherche-t-il à tromper ? La bourgeoisie ou les ouvriers ? », etc.

Il n'est pas moins important de consacrer un article spécial dans *The New International* à cette question ou bien un tract particulier qui pourrait donner aux camarades les instructions nécessaires. Il est impossible de surestimer l'importance de cette question.

Il est difficile de comprendre ici pourquoi vous êtes si tolérants et même amicaux avec M. Eugene Lyons². Il semble qu'il parle à voire banquet. En même temps, il parle aux banquets des Gardes blancs. Nous avons lu ici sa conférence à une des institutions d'émigrés blancs qui a été publiée dans le journal russe de New York. Il parle des « trotskystes » américains - et internationaux -, avec un mépris condescendant, comme d'une secte négligeable. Est-il possible de garder le silence au sujet de ce misérable personnage ?

¹ Earl R. Browder (1891-1973), membre du parti socialiste à seize ans, puis militant syndicaliste (A.F.L.) avait été condamné à la prison en 1919 et, à sa libération, avait rejoint le P.C. en 1921 et travaillé tout de suite à l'Internationale syndicale rouge. Il avait été mis à la tête du parti après l'élimination de Lovestone et avait correctement négocié, ultérieurement, le virage du soutien à Roosevelt. Il était alors - et pour encore longtemps - le dirigeant incontesté du P.C. aux Etats-Unis.

² Eugene Lyons (né en 1898) était né dans l'empire tsariste et avait émigré aux Etats-Unis en 1907. Il avait été socialiste très jeune, était devenu journaliste en 1919, travaillant pour Tass à New York jusqu'en 1928, puis pour l'United Press à Moscou de 1928 à 1934. Il était déjà désillusionné, et reçut très mal le choc des procès de Moscou. Son livre, publié en janvier 1938, *Assignment in Utopia*, était une rupture publique ; pendant quelque temps, il avait eu des contacts avec les trotskystes, mais il avait commencé une évolution vers la droite qui allait se confirmer rapidement.

La garde

(1^{er} juin 1938)

Lettre à la direction du S.W.P. (8103), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Chers amis,

Comme vous le savez, les camarades Emil [Hansen] et Bill¹ vont nous quitter le 15 juin. Le camarade Hank², comme il me l'a dit ce soir, a écrit il y a quelques jours à Jan [Frankel]³ au sujet de la question de la garde, mais il ne savait pas que nous ici un camarade allemand qui devrait arriver d'ici semaines, Otto Schüssler, et peut-être sa femme Gertrud⁴, (qui viennent) de France. Le camarade Otto et sa femme sont de bons et fidèles camarades que nous avons connu de façon intime depuis Prinkipo et la France. Si Otto Schüssler était prêt à venir ici dans la prochaine période, nous n'aurons besoin que d'un seul camarade supplémentaire. Mais ce dernier pourrait être au moins pour un mois ou même plus, remplacé par le jeune camarade américain qui vit ici, à savoir Christy Moustakis⁵.

Que faire maintenant ?

La première chose, c'est d'envoyer un câble de New York au camarade Schüssler lui demandant s'il vient tout de suite au Mexique (avec une réponse payée d'avance). Nous nous sommes déjà adressés ici aux autorités. Ils nous ont donné leur accord et, d'ici deux ou trois jours, le visa sera donné - ou nous l'espérons.

En ce qui concerne Moustakis, il se met totalement à la disposition du parti américain. Il est prêt à aller tout de suite aux Etats, mais il peut rester ici quelques semaines et participer à notre travail. Je ne pense pas que nous puissions l'utiliser pour beaucoup plus d'un mois car il est très impatient de commencer son travail de parti. Si vous acceptez cette proposition, ce serait bien de lui écrire une lettre officielle en ce sens. Vous pouvez le considérer officiellement comme un membre du parti.

Afin d'éviter le danger que notre câble arrive à Paris avant que Schüssler ait reçu notification du visa, attendez, s'il vous plaît d'avoir reçu de nous un câble au contenu suivant : « *Câblez Otto immédiatement.* » Après avoir reçu notre câble, câblez, s'il vous plaît à Schüssler comme suit : « *Visa mexicain câblé pour Otto Gertrud répondez immédiatement quand partez Mexique.* » L'adresse est : *Gertrud Schröter, 29 boulevard d'Algérie, Paris 19^e.*

Si cette combinaison réussit, nous aurons fait une importante économie d'argent et nous aurons ici des camarades très sûrs.

¹ Nous n'avons pas identifié le garde américain que Trotsky appelle « Bill ». Emil *Hansen* (né en 1906), surnommé « le gros Danois » (il pesait 225 livres), était l'un des dirigeants des chauffeurs de camions de Minneapolis et fameux Local 544. Il était venu quelque temps comme garde du corps.

² Hank Stone était le pseudonyme de Henry *Malter* (né en 1909), un ancien P.C., membre du premier noyau de la C.L.A. Ingénieur, officier de la garde nationale, il était venu étudier les problèmes techniques de la défense de la maison.

³ Jan *Frankel* (né en 1906) avait été secrétaire de Trotsky en Turquie de 1930 à 1933, en Norvège en 1935 et au Mexique en 1937. Il était aux États-Unis et assurait les missions de confiance.

⁴ Otto *Schüssler* (1905-1982), ouvrier emballeur de Leipzig, militant de l'Opposition de gauche, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en France, de 1932 à 1934. Sous le nom d'Oskar *Fischer*, il était l'un des membres du secrétariat international et de la direction de la section allemande, I.K.D. Trotsky avait fait des démarches pour obtenir sa venue, mais les difficultés techniques étaient nombreuses, du fait notamment qu'il n'avait pas de passeport allemand. Gertrud *Schröter* (née en 1906), sa compagne, avait déjà habité chez les Trotsky à Barbizon.

⁵ Christy C. *Moustakis* (né en 1911), diplômé d'Histoire et chômeur, faisait du « tourisme » au Mexique quand une camarade de collège rencontrée par hasard lui avait présenté deux des collaborateurs de Trotsky, Jan Frankel et Joseph Hansen. Il remplissait déjà dans la maison des fonctions de garde du corps et chauffeur. Il allait adhérer au S.W.P. le 15 juin 1938.

L'art révolutionnaire et la IV^e Internationale

(1^{er} juin 1938)

Lettre à la conférence internationale (T4356), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Cette lettre a été rédigée par Trotsky mais a été adressée à Rivera, afin d'être signée ou reprise par le peintre. Le catalogue de Harvard présente ce document comme une « lettre de Trotsky à Rivera », et les éditions françaises de *Littérature et Révolution* comme une lettre de Trotsky dont on sait pourtant qu'il ne maniait pas le « pinceau » et ne se considérait pas comme « artiste de profession ». Ce texte prend place dans le courant de la discussion alors en cours entre Trotsky, André Breton et Diego Rivera.

Chers Camarades,

Je regrette profondément que les circonstances défavorables ne me permettent pas de prendre part à votre conférence. Les travailleurs d'avant-garde du monde entier en attendent des réponses aux problèmes les plus brûlants de leur lutte libératrice.

Je suis pourtant assez au courant de la discussion qui s'est déroulée dans divers pays sur les problèmes fondamentaux du mouvement ouvrier, et des documents qui sont soumis à votre examen, pour avoir le droit d'affirmer ma complète solidarité avec le travail que vous êtes appelés à effectuer.

Le prolétariat, dans tout le cours de son histoire, n'a jamais encore été aussi complètement trompé et trahi par ses organisations qu'il l'est aujourd'hui, vingt-cinq ans après le début de la première guerre mondiale et quelques années, peut-être quelques mois seulement, avant le début de la seconde guerre mondiale.

L'Internationale social-démocrate, comme le montre la dernière et toute récente expérience gouvernementale de Léon Blum en France¹, est l'auxiliaire de l'appareil d'Etat bourgeois qui l'appelle à son secours aux heures les plus difficiles pour accomplir le travail le plus honteux, en particulier pour préparer une nouvelle guerre impérialiste.

Le rôle de la III^e Internationale est - si c'est possible - encore plus criminel et plus nuisible, parce qu'elle couvre les services qu'elle rend à l'impérialisme de l'autorité, volée, de la Révolution d'Octobre et du bolchevisme.

Sur le sol d'Espagne, le stalinisme a montré avec une netteté particulière que, vis-à-vis de la révolution prolétarienne, il prenait sur lui de jouer le rôle de gendarme international que le tsarisme avait joué vis-à-vis de la révolution bourgeoise.

L'anarchisme officiel a, par sa honteuse politique en Espagne, convaincu les masses ouvrières du monde entier qu'elles n'ont plus le droit de compter sur lui. Comme la bureaucratie des deux Internationales pseudo-marxistes, la bureaucratie anarchiste a réussi à faire corps avec la société bourgeoise.

Pour que l'humanité ne fasse pas naufrage et ne se putréfie pas, le prolétariat a besoin d'une direction révolutionnaire perspicace, honnête et intrépide. Personne ne peut lui fournir cette direction, sauf la IV^e Internationale, appuyée sur toute l'expérience des défaites et des victoires précédentes.

Permettez-moi cependant de jeter un regard sur la mission historique de la IV^e Internationale, non seulement avec les yeux d'un révolutionnaire prolétarien, mais avec les yeux de l'artiste que je suis par profession. Je n'ai jamais séparé ces deux sphères de mon activité. Mon pinceau ne m'a jamais servi de jouet pour ma distraction personnelle ou pour la distraction des classes possédantes. Je me suis toujours efforcé de peindre les souffrances, les espoirs et la lutte des classes travailleuses, car c'est ainsi que je m'approche de la vie, et donc de l'art, qui en est une partie inséparable. L'actuelle crise sans issue du capitalisme entraîne une crise de toute la culture humaine, et entre autres de l'art.

Toute la situation mondiale pousse, d'une certaine manière, les artistes doués et sensibles sur la voie de la création révolutionnaire. Mais cette voie est hélas encombrée par les cadavres pourrissants du réformisme et du stalinisme.

Si l'avant-garde du prolétariat mondial trouve sa direction, l'art d'avant-garde trouvera de nouvelles perspectives et de nouveaux espoirs. Entre temps, la soi-disant Internationale communiste, qui n'apporte rien au prolétariat, sinon des défaites et des humiliations, continue à diriger la vie intellectuelle et l'activité artistique de l'aile gauche de l'intelligentsia internationale.

¹ Léon Blum (1872-1950), d'une famille bourgeoise, écrivain de talent et haut fonctionnaire, était vraiment entré « en politique » socialiste pendant la guerre : à l'époque de la scission de Tours, il avait été l'âme de la « résistance » socialiste, et, après la scission, le maître à penser de la S.F.I.O. Il avait dirigé le premier gouvernement de Front populaire en France de juin 1936 à juin 1937. En mars 1938, il avait proposé la formation d'un gouvernement d'union nationale.

Les résultats de cette hégémonie sont particulièrement frappants en U.R.S.S., c'est-à-dire dans le pays où l'activité créatrice révolutionnaire aurait dû atteindre son développement le plus élevé. La dictature de la bureaucratie réactionnaire a étouffé ou prostitué l'activité intellectuelle de toute une génération. Il est impossible de regarder sans répulsion physique la reproduction des tableaux ou des sculptures soviétiques, dans lesquels des fonctionnaires armés de pinceaux et sous la surveillance de fonctionnaires armés de mausers, célèbrent les chefs « grands » et « géniaux », bien qu'ils soient en réalité privés de la moindre étincelle de génie et de grandeur. L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression la plus spectaculaire du déclin le plus profond qu'ait jamais subi la révolution prolétarienne.

Une nouvelle montée du mouvement révolutionnaire est seule capable d'enrichir l'art de nouvelles perspectives et de nouvelles possibilités. La IV^e Internationale ne peut évidemment se fixer la tâche de diriger l'art, c'est-à-dire de lui donner des ordres ou de lui prescrire des méthodes. Une telle attitude envers l'art ne peut pénétrer que dans la tête d'une bureaucratie moscovite ivre de sa toute-puissance. L'art et la science ne se cherchent pas de patrons : l'art, de par sa seule existence, les récuse. L'activité créatrice révolutionnaire a ses propres lois internes même lorsqu'elle sert complètement le développement social. L'art révolutionnaire est incompatible avec le mensonge, l'hypocrisie et l'esprit d'accommodement. Les poètes, les artistes, les sculpteurs, les musiciens, trouveront eux-mêmes leurs voies et leurs méthodes si le mouvement révolutionnaire des masses dissipe les nuées du scepticisme et du pessimisme qui assombrissent aujourd'hui l'horizon de l'humanité. La nouvelle génération de créateurs doit se convaincre que le visage des vieilles Internationales reflète le passé de l'humanité et pas son avenir.

Remarques sur la Tchécoslovaquie

(2 juin 1938)

Article rédigé sous forme de dialogue (T4357), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Quelle serait la tactique des bolcheviks-léninistes en Tchécoslovaquie, face à l'agression de l'Allemagne fasciste ? En quoi cette tactique diffère-t-elle de celle qui est appliquée par exemple en Espagne et en Chine ?

Pourquoi la question porte-t-elle particulièrement sur la Tchécoslovaquie ? On peut poser la même question à propos de la France ou de tout autre pays. Je crois que la Tchécoslovaquie est un petit pays et que, dans l'éventualité d'une guerre, son existence serait directement menacée. Mais la différence entre la Tchécoslovaquie et la France réside dans le fait que la France a des colonies. C'est un pays impérialiste. La Tchécoslovaquie n'a pas de colonies. Mais la différence n'est qu'apparente. La Tchécoslovaquie est un pays impérialiste à tous égards. C'est un pays hautement développé, avec un capital financier à la tête d'une industrie très concentrée, la très importante industrie de guerre¹. C'est pourquoi la Tchécoslovaquie est un pays capitaliste développé, mais elle n'est pas seulement cela.

On a maintenant en Tchécoslovaquie une population d'environ 15 millions. Ce n'est pas un grand pays. Pour l'Europe, c'est un pays de dimensions moyennes. Sur cette population de 15 millions, il n'y a que 6 millions de Tchèques. Les statistiques officielles d'Etat recensent en même temps Tchèques et Slovaques (ce sont des nations différentes). Le fait de les classer ensemble n'est fait que pour donner une impression fausse. Les Slovaques, 3,5 millions environ, se sentent un peuple opprimé et luttent pour leur autonomie. Puis les Allemands, les Allemands des Sudètes, 3,5 millions, et les Hongrois, presque un million. 7 ou 800 000 sont Ruthènes (partie de la Russie). Puis viennent les Polonais et les Juifs, mais en petit nombre. On voit qu'il y a 6 millions de Tchèques et 9 millions de minorités différentes opprimées par les Tchèques - sévèrement. Dans un sens national et économique, les Tchèques ont divers privilèges et, au cours de la dernière crise, la pression sur les minorités est devenue terrible².

Vous voyez que, s'ils n'ont pas de colonies à l'extérieur, ils ont des colonies à l'intérieur et que le rapport arithmétique entre les Tchèques et les colonies internes est à peu près le même qu'entre la France et ses colonies, de six à neuf. Maintenant, les staliniens veulent obliger ces 15 millions d'hommes à défendre la démocratie ; mais ils ne disent pas que cette démocratie est l'une des plus médiocres du monde, à cette époque où le statut de toutes les démocraties est plutôt douteux. Ces minorités nationales sous l'oppression nationale de la démocratie tchèque ne défendront pas plus la démocratie que les Algériens et les Marocains ou les Indiens par rapport à l'Angleterre. Si on peut mettre en doute la « démocratie » de la Tchécoslovaquie pour 6 millions (de Tchèques), pour les 9 millions d'autres, c'est un appareil répressif.

Ces statistiques générales étaient nécessaires comme introduction aux questions politiques. Dans la première période, avec la création de la Tchécoslovaquie après la guerre, les classes bourgeoises des minorités nationales opprimées ont regardé avec espoir le nouvel Etat tchécoslovaque. Elles sont devenues patriotes. Hongrois, Allemands, Ruthènes, Slovaques, tous sont devenus patriotes, pour les raisons suivantes : d'abord il valait mieux être dans le camp des vainqueurs (et en outre la situation en Allemagne était très mauvaise du point de vue de la bourgeoisie). Partant de là, nous avons eu ce paradoxe que la minorité allemande a cherché de l'aide, non en Allemagne, mais à Prague. Deuxièmement, la situation en Allemagne était très inquiétante³. En Hongrie, il y a même eu une république soviétique en 1919 et il n'était pas évident que la contre-révolution était stable.

C'est la raison pour laquelle la bourgeoisie allemande est devenue patriote tchèque. La classe bourgeoise est, à cet égard, plus souple, en ce qu'elle subordonne ses sympathies et antipathies nationales à ses intérêts économiques. Il n'en était pas ainsi avec les ouvriers. Il n'était possible en Tchécoslovaquie d'unir les ouvriers des différentes nationalités qu'en séparant les ouvriers, en tant que classe, sur la base de leurs intérêts de classe, c'est-à-dire sur la base d'une politique révolutionnaire qui signifiait une opposition irréconciliable à l'Etat. C'était l'unique moyen d'avoir un prolétariat uni en Tchécoslovaquie. Mais grâce aux préjugés petits-bourgeois nationaux et aux politiques fausses déterminées par ces préjugés et les intérêts de la couche supérieure des ouvriers, le parti prolétarien était divisé en deux camps. Il y avait une social-démocratie tchèque, une social-démocratie allemande, des syndicats tchèques et des syndicats allemands. Puis, ces syndicats furent divisés par les Tchèques pour correspondre aux différents partis politiques, mais c'est un élément secondaire du tableau d'ensemble.

Maintenant la situation s'est modifiée depuis la prise du pouvoir par Hitler. L'Allemagne est devenue un Etat solide et fort avec une population de 68 millions environ et la bourgeoisie allemande de Tchécoslovaquie, opprimée dans une certaine mesure, commence à reporter ses espoirs et son patriotisme non plus vers Prague, mais vers Berlin. Les raisons en sont tout à fait claires. C'est une vaste arène pour le développement capitaliste, allemande - même langue, pas d'oppression nationale, une existence plus sûre. Dans un Etat plus fort. Mais ce qui est très important, c'est que ce tournant vers l'Allemagne du Capital allemand a entraîné la petite bourgeoisie allemande et pas seulement elle, mais aussi les ouvriers allemands et les social-démocrates allemands. Pourquoi ? Parce que les ouvriers allemands n'ont rien à espérer de la Tchécoslovaquie. Ils voient que la bourgeoisie dominante est soutenue par les syndicats tchèques. Ils sont démocrates (patriotes) et les ouvriers allemands, doublement opprimés en tant que classe et que nationalité, ne peuvent devenir des patriotes tchèques.

¹ Les usines Skoda, de Plzen, étaient parmi les plus importantes usines d'armement d'Europe. Elles étaient étroitement liées au groupe Schneider que l'on tenait en France pour le type des « marchands de canon ».

² Dans son livre *Les Coups de Prague*, le socialiste allemand des Sudètes Kurt Weisskopf, un des rares à se proclamer patriote tchécoslovaque, souligne que la crise mondiale frappa plus le territoire des Sudètes et ajoute que « les mesures prises pour adoucir la misère furent sans imagination, hésitantes, inadéquates » ; il reproche aux Allemands des Sudètes d'avoir vu là un « mauvais coup contre eux » (pp. 29-30). Il témoigne pourtant de la situation : fils de médecin, il a vu les ouvriers tuberculeux, clients de son père, qui ne bénéficiaient d'aucune sécurité sociale... (p. 31).

³ De même que les nationalités non-russes tournèrent à partir de 1917 le dos à la révolution russe qui inquiétait leurs classes dirigeantes, de même la situation révolutionnaire qui prévalut en Allemagne pendant plusieurs années joua à cet égard un rôle répulsif.

En outre, il n'y a plus en Tchécoslovaquie de parti révolutionnaire parce que les stalinien aussi sont patriotes. Ils disent aux 9 millions : « *Il vous faut soutenir le gouvernement tchèque.* » Ils peuvent tromper les ouvriers tchèques, mais ce n'est pas si facile avec les Allemands. Avec leur politique démocratique-patriotique, eux, comme les social-démocrates de la II^e Internationale, ont transformé la population allemande en chair à canon du fascisme et nous voyons dans les derniers câbles l'ampleur du succès de Henlein aux élections¹. Il domine complètement les Allemands. On pouvait gagner contre l'Etat non seulement les ouvriers sudètes, mais les couches inférieures des villes, mais le démocrato-patriotisme du Front populaire divise les ouvriers selon les lignes nationales et en fait de la chair à canon². Telle est la situation en Tchécoslovaquie.

Maintenant, en temps de paix comme en temps de guerre, quelle doit être la politique du parti prolétarien ? Naturellement, une opposition irréconciliable à l'Etat, à la bourgeoisie, et avancer le mot d'ordre que l'ennemi principal est dans notre pays - la classe dirigeante. On peut dire que cette politique va aider Hitler. On pourrait dire de même à propos de la France ou de tout autre pays. Mais la Tchécoslovaquie est, d'ores et déjà, prisonnière de Hitler. Sur la carte, depuis l'Anschluss, l'Allemagne referme ses pincettes sur la Tchécoslovaquie. Elle n'a aucun accès à l'ouest vers ses alliés et c'est un pays qui doit importer des aliments, du blé, etc. C'est un pays voué à la catastrophe du point de vue militaire. La Tchécoslovaquie ne peut être sauvée que par une révolution en Europe, comprenant l'Allemagne et la Tchécoslovaquie. Si on peut accepter théoriquement la position défaitiste de la classe ouvrière, la classe ouvrière peut servir les desseins militaires de Hitler. Cela peut être à son avantage au début. Mais seulement sur la carte militaire. Il ne s'agit pas de l'endroit où les lignes passent pendant la guerre, mais du destin des nations et des peuples.

La Tchécoslovaquie ne peut être sauvée du fascisme que par la révolution et la révolution ne peut être provoquée en Allemagne que par l'attitude des ouvriers des autres pays, parce que la force de Hitler consiste en ce que « *nous avons été vaincus* », « *nous n'avons pas de colonies* », « *nous sommes le pays opprimé* », « *dans tous les autres pays les ouvriers soutiennent leur bourgeoisie* ». En Tchécoslovaquie, c'est le Front populaire qui a fourni son armée à Henlein. La politique de Front populaire en France et en Tchécoslovaquie est le meilleur service qui puisse être rendu à Hitler. S'il y avait un parti révolutionnaire, il saperait l'idéologie des fascistes dans la mesure où il pourrait affecter les ouvriers. D'un autre côté, une politique révolutionnaire est contagieuse. Imaginez qu'en Tchécoslovaquie nous ayons une politique révolutionnaire et qu'elle mène à la conquête du pouvoir. Ce serait cent fois plus dangereux pour Hitler que le soutien patriotique de la Tchécoslovaquie. C'est pourquoi il est absolument obligatoire que nos camarades aient une politique défaitiste.

En Chine, on n'a pas un pays impérialiste, mais un pays arriéré qui est transformé en pays colonial par le Japon. (J'ai oublié de mentionner que la Tchécoslovaquie est membre de la corporation mondiale des pays impérialistes. Si elle n'a pas de colonies, elle a des prêts britanniques. Ces prêts ne sont possibles qu'à cause des colonies britanniques : de même pour l'aide militaire française. Elle est un maillon de la chaîne impérialiste.) La Chine est un pays isolé et, côté impérialiste, il n'est question que de se la partager.

Il n'y a pas d'analogie entre l'Espagne et la Chine. En Espagne, on a une guerre civile entre deux groupes de la bourgeoisie. Parce que les ouvriers n'ont pas de politique indépendante, nous assistons à la victoire du fascisme. C'est une guerre civile dans un pays capitaliste. C'est un type de situation très différent. Il est important, à cet égard, qu'à l'échelle interne de l'Etat il puisse y avoir conflit entre deux fractions de la classe dirigeante sur la meilleure forme de domination. Mais que ce soit sous la forme fasciste ou sous la forme démocratique, ils oppriment le peuple. En ce sens, c'est un combat entre fascisme et démocratie. Mais quand deux pays entrent en guerre, avec les complications internationales, cela ne peut jamais être une guerre entre la démocratie et le fascisme. La guerre se fait toujours pour les colonies, etc. C'est pourquoi il est tout à fait stupide de dire que la Tchécoslovaquie entrerait dans la guerre pour sauver la démocratie. Si la Tchécoslovaquie l'emportait, il est vraisemblable que la clique militaire dominerait les minorités opprimées qui se révolteraient pendant la guerre. Elle ne peut vaincre qu'en tant qu'appareil militaire absolutiste.

Pour la Tchécoslovaquie, ce qui est important, ce n'est pas son salut économico-politicomilitaire. Quel doit être son mot d'ordre ? Les États-Unis socialistes d'Europe. Pour la Tchécoslovaquie, c'est une question brûlante. Les États-Unis socialistes d'Europe ne peuvent être organisés que par une politique indépendante de la classe ouvrière et cette politique-là ne peut pas soutenir la bourgeoisie.

Quelle devrait être la politique des bolcheviks-léninistes si le gouvernement envoyait des troupes dans la région allemande ? Un parti révolutionnaire devrait-il combattre cela ?

Trotsky. - C'est une question de possibilités pratiques. Si nous le pouvons, si nous avons la force, bien sûr que nous combattons l'envoi de troupes dans la région allemande.

¹ Konrad Henlein (1898-1945), moniteur d'éducation physique, avait fondé en 1933 une Kameradschaftsbund d'idéologie autoritaire et élitiste, marquée de catholicisme médiéval et d'antisémitisme. Il servit ensuite de paravent aux nazis en tant que chef du S.D.P. (parti sudète allemand) dont il fut un zélé serviteur. Au mois de mai, ce parti avait obtenu plus de 70 % des voix dans les régions allemandes de Tchécoslovaquie.

² Josef Guttman, ancien dirigeant du P.C.T., constatait à cette époque les progrès de ce dernier en pays tchèque et son effondrement ailleurs : le parti communiste était devenu le parti des patriotes tchèques.

Sur le livre de Cerný

(4 juin 1938)

Lettre à A. Neurath (9399) traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Ami,

J'ai reçu il y a quelque temps le livre très intéressant de Cerný². Mais il n'y était pas joint de lettre, de sorte que je ne connaissais pas le nom de l'expéditeur. C'est seulement maintenant que je reçois votre lettre, la deuxième. Je n'ai pas besoin de vous dire, cher ami, que vos paroles chaleureuses sont pour moi comme pour Natalie une grande, très grande satisfaction. C'est d'ailleurs la seule satisfaction qui nous reste : savoir que nous avons dans les diverses parties du monde des compagnons d'idées et des amis véritables et fidèles. Et comme vous faites partie de la vieille garde, votre amitié nous est doublement chère.

Le livre très sérieux de Cerný est non seulement précieux, mais de plus il a une grande signification symptomatique : une tendance politique qui ne travaille pas seulement avec des articles mais qui commence à produire des livres, doit vraiment posséder une bonne dose de confiance en soi. Toutefois, il me semble que Cerný n'a pas encore tiré toutes les conséquences pratiques. Ou serait-ce une erreur de ma part ?

En ce qui concerne les doutes du camarade Guttman³, comme de plusieurs autres à propos de ce qu'on appelle la « proclamation » de la IV^e Internationale, j'y ai déjà répondu dans une lettre relativement longue et non personnelle, que vous avez déjà certainement eu en votre possession⁴. Ce qui me paraît fondamental, c'est d'en finir avec cet état d'esprit, aujourd'hui largement répandu, et qui parfois s'introduit dans nos rangs : on se sent comme dans une gare, attendant un train inconnu à un horaire inconnu. Parfois on appelle ce train n° 4, mais on ne sait pas exactement de quelle direction ni quand il viendra. Le mouvement est relativement lent, mais nous ne sommes plus à l'arrêt. Et c'est pourquoi il est très important que nos amis et nos ennemis comprennent que nous n'avons pas l'intention de changer de train. On ne peut donner confiance que lorsqu'on est soi-même confiant, surtout par ces fichus temps.

Natalie et moi-même vous adressons nos meilleurs vœux; comment va votre santé, particulièrement vos yeux ?

Recevez une fraternelle poignée de main.

¹ Alois *Neurath* (1886-1952), militant social-démocrate avant la guerre, rallié au communisme par la révolution russe, avait été le secrétaire de la section allemande du P.C.T. puis du P.C.T. et avait été membre du C.E. de l'I.C. jusqu'en 1926. Ce « zinoviéviste » avait ensuite rejoint l'opposition brandlérienne, importante en pays sudète; il avait rompu avec elle et demandé, avec son groupe, l'admission dans l'Opposition de gauche en 1932. Mais il avait été mal accueilli par les trotskystes tchèques pour qui il était le parangon de l'opportunisme. Depuis 1933, il était partisan de l'entrée dans les partis social-démocrates et son groupe - qui éditait le journal *Avant-Garde* - était une fraction organisée au sein du parti socialiste.

² Le livre en question, signé Jaroslav Cerný, était intitulé *Die Entscheidung entgegen*. Cerný, était le pseudonyme de Neurath (qui était entré officiellement quelques mois auparavant dans la section tchécoslovaque unifiée). Mais Trotsky ne le savait pas encore.

³ Josef *Guttman* (1902-1958), membre du P.C.T. en 1921, avait monté très vite dans son appareil. Membre du bureau politique, rédacteur en chef de *Rudé Pravo*, membre du secrétariat de l'I.C. et de son présidium, il s'opposa à la politique de la « troisième période » et fut exclu en 1933. Il avait organisé un réseau d'opposition et discuta dès cette époque avec les trotskystes tchèques. Il avait rompu publiquement en 1936 à propos des procès de Moscou et édita alors le journal *Proletar*. Il avait aussi été partie prenante dans l'unification des groupes tchécoslovaques de février 1938.

⁴ Voir lettre à J. Kopp, 31.5.1938.

L'affaire Münzenberg

(5 juin 1938)

Lettre à J. Frankel (8169), dictée en français.

Cher Ami¹,

Il faudrait que vous écriviez de votre part à Adolphe² pour que notre presse publie aussi tôt que possible une note sur Münzenberg³, ayant à peu près le contenu suivant :

Le prudent et habile Münzenberg est exclu du comité central du parti communiste allemand. Cette mesure n'est naturellement pas autre chose que la préparation de l'exclusion de Münzenberg du parti. Les bureaucrates agissent avec prudence car Münzenberg sait trop de choses. Mais, dépourvu de courage politique, Münzenberg laisse faire, c'est-à-dire permet de réaliser cette exclusion par échéances successives. Il croit peut-être obtenir de cette manière la grâce du G.P.U. On voit bien comment des diplomates mûrés et rusés et des bureaucrates manœuvriers s'avèrent bien maladroits et stupides lors d'une crise décisive. La seule issue pour Münzenberg, comme le montrent les exemples de W. Krivitsky et d'A. Barmine⁴ est de rompre ouvertement ses liaisons avec le G.P.U., dénoncer ouvertement ses crimes et se mettre sous la protection de l'opinion publique. Mais il est à croire que Münzenberg ne le fera pas. Il va finir par payer cher son manque de courage et de fermeté politique. C'est d'ailleurs son affaire.

¹ Jan Frankel était parti aux Etats-Unis en novembre 1937 et Trotsky, dans ses lettres, le désigne en général par son pseudonyme de John Glenner.

² Adolphe était le pseudonyme du secrétaire administratif du S.I., Rudolf Klement (1910-1938), un étudiant en philosophie de Hambourg, venu comme secrétaire à Prinkipo au début de 1933, et secrétaire administratif du S.I. depuis 1934. Prévenir Klement, c'était prévenir le S.I.

³ Willi Münzenberg (1889-1940) avait été le secrétaire de l'Internationale des jeunes socialistes, très actif pendant la guerre en Suisse, puis de l'Internationale des jeunes communistes. Il avait été transféré par l'I.C. et chargé des « affaires » diverses dans le « trust » qui portait son nom et s'occupait des entreprises de presse, cinéma et autres. On savait qu'il ne croyait pas à la culpabilité des accusés de Moscou et qu'il venait d'être exclu du K.P.D. Il était alors à Paris et avait, disait-on, refusé d'obtempérer à une convocation qui le rappelait en U.R.S.S.

⁴ Walter Krivitsky était le pseudonyme de Samuel Ginzburg (1890-1940), un haut fonctionnaire du G.P.U. à l'étranger qui avait rompu après l'assassinat d'Ignace Reiss. Alexandre Graff dit Barmine (1899-19) avait rompu avec Moscou en refusant d'obtempérer à son rappel alors qu'il était chargé d'affaires à Athènes. Tous deux avaient donné un aspect spectaculaire à leur rupture publique et le G. P. U. ne les avait pas encore frappés, alors qu'il avait tué Reiss avant que sa défection soit connue.

Le Mexique et l'impérialisme britannique

(5 juin 1938)

Article (T4539) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

La campagne internationale que les milieux impérialistes mènent contre l'expropriation des entreprises pétrolières au Mexique par le gouvernement mexicain a été marquée par tous les traits des bacchanales de la propagande impérialisme, combinant l'impudence, l'hypocrisie et la spéculation sur l'ignorance avec l'assurance arrogante de l'impunité. Le signal de cette campagne a été donné par le gouvernement britannique quand il a décidé de boycotter le pétrole mexicain. Le boycottage, on le sait, implique toujours l'auto-boycottage qui s'accompagne donc de grands sacrifices de la part de celui qui boycotte. Jusqu'à récemment, la Grande-Bretagne était le plus gros consommateur de pétrole mexicain, pas par sympathie pour le peuple mexicain, naturellement, mais en fonction des avantages qu'elle y trouvait. En Grande-Bretagne, le principal consommateur de pétrole est l'Etat, avec sa marine gigantesque et une aviation qui grandit rapidement. Un boycottage du pétrole mexicain par le gouvernement britannique signifie donc un boycottage simultané non seulement de l'industrie britannique, mais de sa défense nationale. Le gouvernement de M. Chamberlain¹ a manifesté avec son habituelle franchise que les profits des brigands impérialistes passaient avant les intérêts même de l'Etat. Les classes opprimées et les peuples opprimés doivent enregistrer profondément cette conclusion fondamentale.

Aussi bien chronologiquement que politiquement, le soulèvement du général Cedillo², est sorti de la politique de Chamberlain. La doctrine Monroe³ interdit à l'amirauté britannique d'appliquer un blocus militaire naval de la côte du Mexique. Il leur faut agir par l'intermédiaire d'agents à l'intérieur, qui, il est vrai, n'arborent pas ouvertement le drapeau anglais, mais servent pourtant les mêmes intérêts que Chamberlain - les intérêts d'une clique de magnats du pétrole. Dans le *Livre Blanc* publié par la diplomatie britannique il y a seulement quelques jours, nous pouvons être certains qu'il n'est pas question des négociations de ses agents avec le général Cedillo. La diplomatie impérialiste mène ses affaires les plus importantes sous le couvert du secret.

Afin de discréditer l'expropriation aux yeux de l'opinion publique bourgeoise, on la présente comme une mesure « communiste ». L'ignorance historique se combine ici avec la tromperie délibérée. Le Mexique semi-colonial est en train de lutter pour son indépendance nationale, politique et économique. C'est là la signification fondamentale de la révolution mexicaine à cette étape. Les magnats du pétrole ne sont pas des capitalistes de base, ils ne sont pas de la bourgeoisie ordinaire. S'étant emparés des ressources naturelles les plus riches d'un pays étranger, campés sur leurs milliards et soutenus par les forces militaires et diplomatiques de leur métropole, ils s'efforcent d'établir dans le pays soumis un régime de féodalisme impérialiste, leur subordonnant législation, jurisprudence et administration. Dans ces conditions, l'expropriation est l'unique moyen efficace de sauvegarder l'indépendance nationale et les conditions élémentaires de la démocratie.

La décision que prendra le développement ultérieur du Mexique dépend de façon décisive de facteurs de caractère international. Mais c'est une question pour l'avenir. La révolution mexicaine est en train de réaliser le même travail qu'ont réalisé, par exemple, les Etats-Unis d'Amérique en trois quarts du siècle dernier, en commençant par la guerre révolutionnaire pour l'Indépendance et en terminant par la guerre civile pour l'abolition de l'esclavage et l'unification nationale. Le gouvernement britannique a tout fait, à la fin du XVIII^e siècle, non seulement pour maintenir les Etats-Unis dans un statut de colonie, mais, plus tard, dans les années de guerre civile, il a soutenu les négriers du Sud contre les abolitionnistes du Nord, essayant au compte de ses intérêts impérialistes de précipiter la jeune république dans l'arriération économique et la désunion nationale.

Aux Chamberlain de cette époque aussi l'expropriation des propriétaires d'esclaves semblait une mesure « bolchevique » diabolique. En réalité, la tâche historique des Nordistes consistait à déblayer le terrain pour un développement démocratique indépendant de la société bourgeoise. C'est cette tâche précisément qu'est en train de résoudre à cette étape le gouvernement du Mexique. Le général Cárdenas⁴ prend place parmi les hommes d'Etat qui ont accompli un travail comparable à celui de Washington, Jefferson, Abraham Lincoln et du général Grant⁵. Et ce n'est bien entendu pas un hasard si, dans ce cas également, le gouvernement britannique se trouve de l'autre côté de la tranchée de l'Histoire.

¹ Arthur Neville Chamberlain (1869-1940), industriel conservateur, était depuis mai 1937 Premier ministre. Il s'efforçait de mobiliser l'« opinion publique » des pays occidentaux contre la nationalisation des compagnies pétrolières au Mexique, dont il voulait organiser le boycottage économique.

² Saturnino Cedillo (1880-1939), un Indien, ancien bandit qui avait gagné des galons de général pendant la révolution, avait été le gouverneur de la province de San Luis Potosi dont il était le « cacique », du fait de son autorité sur les colonies d'anciens soldats. Ancien ministre de l'agriculture, il avait été écarté en 1937. Installé dans son ranch « Las Palomas », appuyé sur son armée privée (comprenant même quelques avions), il était soupçonné d'avoir des liens avec Franco et même Hitler. La Standard Oil et peut-être plusieurs compagnies texanes semblaient disposées à le soutenir dans un coup d'Etat qui aurait remis en question la nationalisation des pétroles mais était en contradiction avec la politique Roosevelt. Le soulèvement de Cedillo, au mois de mai, avait été un complet fiasco.

³ James Monroe (1758-1831) avait été le cinquième président des Etats-Unis, l'initiateur de l'« ère des bons sentiments » vis-à-vis des nations latino-américaines. La « doctrine Monroe », résumée par la formule « L'Amérique aux Américains », proclamée en 1823, exprimait la volonté des Etats-Unis d'étendre leur hégémonie à leur continent, mais excluait une intervention britannique.

⁴ Lázaro Cárdenas (1895-1970), métis indien, général en 1924, s'était heurté à la toute-puissance des compagnies pétrolières quand il était gouverneur de province. Ministre en 1931, président en 1934, il avait pris un tournant à gauche et venait de nationaliser l'industrie pétrolière.

⁵ George Washington (1732-1799), héros de la Guerre d'Indépendance, fut le premier président des Etats-Unis. Thomas Jefferson (1743-1826), co-rédacteur et signataire de la Déclaration d'Indépendance, fut le troisième président des Etats-Unis de 1801 à 1809. Abraham Lincoln (1809-1865), 16^e président, avait dirigé les Nordistes (confédérés) pendant la guerre de Sécession et aboli l'esclavage. Ulysses S. Grant (1822-1885), ancien officier passé aux affaires, reprit du service comme colonel au début de la guerre civile et devint commandant en chef des forces confédérées. Il fut à son tour président des Etats-Unis de 1871 à 1878.

La presse mondiale, en particulier la presse française, aussi absurde que cela puisse paraître, continue à introduire systématiquement mon nom dans la question de l'expropriation de l'industrie du pétrole. Si j'ai déjà une fois réfuté ce mensonge tout de suite, ce n'est pas du tout que je craigne « les responsabilités », comme l'a insinué un agent bavard du G.P.U. Au contraire, je considérerais comme un honneur de porter même une part de responsabilité pour la mesure courageuse et progressiste prise par le gouvernement mexicain. Mais je n'ai pas pour cela la moindre base. J'ai d'abord appris dans la presse le décret d'expropriation. Mais, naturellement, ce n'est pas la question. En lançant mon nom, on poursuit un double objectif. D'abord, les organisateurs de cette campagne cherchent à donner à l'expropriation une coloration « bolchevique ». Deuxièmement, ils essaient de porter un coup à l'amour-propre national du Mexique. Les impérialistes essaient de présenter l'affaire comme si les hommes d'Etat du Mexique étaient incapables de déterminer leur propre voie. Quelle misérable et ignoble psychologie héréditaire de négriers ! C'est précisément parce que le Mexique appartient aujourd'hui encore à ces nations arriérées qui sont obligées aujourd'hui de lutter pour leur indépendance qu'il est apparu plus d'audace de pensée chez ses hommes d'Etat qu'il n'en a été donné aux reliquats d'un grand passé. Nous avons plus d'une fois été témoins dans l'histoire de phénomènes semblables !

L'hebdomadaire français *Marianne*¹, organe bien connu du Front populaire français, affirme même que, dans la question du pétrole, le gouvernement du général Cárdenas agit non seulement d'accord avec Trotsky mais aussi... dans l'intérêt de Hitler. Il s'agit, voyez-vous, de priver du pétrole, en cas de guerre, les « démocraties » au grand cœur et, en sens inverse, de ravitailler l'Allemagne et les nations fascistes. Ce n'est pas d'un iota plus intelligent que les procès de Moscou. L'humanité apprend, non sans étonnement, que la Grande-Bretagne est privée de pétrole mexicain à cause de la mauvaise volonté du général Cárdenas et pas du fait de l'auto-boycottage de Chamberlain. Mais, alors, les « démocraties » possèdent un moyen simple de paralyser le complot « fasciste » : qu'elles achètent du pétrole mexicain, encore du pétrole mexicain, toujours du pétrole mexicain ! Toute personne honnête et sensée ne doute absolument pas que, si le Mexique devait se trouver obligé de vendre son or liquide aux pays fascistes, la responsabilité en incomberait entièrement et complètement aux gouvernements des « démocraties » impérialistes.

Dans le dos de *Marianne* et des gens de son acabit, il y a les souffleurs de Moscou. Au premier coup d'œil cela paraît absurde puisque d'autres souffleurs de la même école se servent de livrets diamétralement opposés. Mais tout le secret consiste ici ce que les amis du G.P.U. adaptent leurs idées en fonction des degrés géographiques de latitude et de longitude. Si certains d'entre eux promettent de soutenir le Mexique, d'autres peignent le général Cárdenas comme un allié de Hitler. De ce dernier point de vue, il faudrait considérer le soulèvement pétrolier de Cadillo, semble-t-il, comme une lutte dans l'intérêt de la démocratie mondiale.

Abandonnons pourtant les pitres et les intrigants à leur sort. Ce n'est pas à eux que nous pensons, mais aux ouvriers ayant une conscience de classe, dans le monde entier. Sans succomber aux illusions et sans crainte de la calomnie, les ouvriers avancés soutiendront totalement le peuple mexicain dans sa lutte contre les impérialistes. L'expropriation du pétrole, ce n'est ni du socialisme, ni du communisme. Mais c'est une mesure hautement progressiste d'auto-défense nationale. Marx, bien sûr, ne considérerait pas Abraham Lincoln comme un communiste ; mais cela ne l'empêchait pas de nourrir la plus profonde sympathie pour la lutte que Lincoln dirigeait. La 1^{re} Internationale envoya au président de la guerre civile un message de salut et Lincoln, dans sa réponse, apprécia hautement ce soutien moral.

Le prolétariat international n'a aucune raison d'identifier son programme avec le programme du gouvernement mexicain. Les révolutionnaires n'ont nul besoin de changer de couleur, de s'adapter et de jouer les flatteurs à la manière de l'école du G.P.U. de ces courtisans qui, au moment du danger vont vendre et trahir le camp le plus faible. Sans abandonner sa propre identité, chaque organisation ouvrière honnête dans le monde entier, et avant tout la Grande-Bretagne, a le devoir de prendre une position intransigeante face aux brigands impérialistes, leur diplomatie, leur presse et leurs mercenaires fascistes. La cause du Mexique, comme la cause de l'Espagne, comme la cause de la Chine, est la cause de la classe ouvrière internationale. La lutte autour du pétrole mexicain n'est qu'une des escarmouches de la ligne avancée des batailles à venir entre les oppresseurs et les opprimés.

¹ *Marianne* était dirigée par Emmanuel Berl et tirait autour de 120 000 exemplaires.

Le livre sur Marx

(6 juin 1938)

Lettre à A. O. Mendel (9042), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher M. Mendel¹,

M. Rühle² vous a écrit au sujet du livre sur Marx. Permettez-moi d'exprimer ici mon opinion du point de vue d'un homme qui est au premier chef intéressé à ce que le livre projeté présente les enseignements de Marx sous une forme aussi parfaite que possible. Il y a quelques semaines, j'ai étudié avec M. Rühle ses dossiers sur Marx, réunis et classés au cours d'années de travail. Je ne crois pas que l'on puisse trouver quelqu'un au monde - à l'exception peut-être du célèbre érudit marxiste russe Riazanov³ - qui puisse donner une somme des enseignements de Marx aussi autorisés que M. Rühle. Il serait également tout à fait compétent pour écrire l'introduction nécessaire. Si vous le jugez nécessaire ou avantageux pour le succès de l'entreprise, je peux écrire l'introduction et porter la responsabilité de l'ensemble du travail en préparant avec M. Rühle le texte définitif. Dans ce cas, il faudrait mettre sur le livre nos deux noms, le mien et celui de M. Rühle. M. Rühle m'a dit que pour sa part il n'insistait pas là-dessus et qu'il suffirait que je le nomme dans l'introduction. Mais je ne crois pas pouvoir accepter cet excès de modestie.

En tout cas vous avez le choix entre transmettre tout le travail à M. Rühle tout seul ou à notre collaboration à tous deux.

¹ Alfred O. Mendel était un intellectuel d'origine allemande qui dirigeait à New York la maison d'éditions Longmans Green qui avait sollicité Trotsky pour la présentation de textes choisis de Marx.

² Otto Rühle (1874-1943), député social-démocrate au Reichstag, avait voté avec Liebknecht contre les crédits de guerre en 1915. Membre du K.P.D. où il inspirait l'aile « gauchiste », puis membre du K.A.P.D., il avait été l'un des théoriciens du spontanéisme, à la limite de l'anarchisme. Il était aussi un pédagogue et un marxologue de réputation mondiale. Il s'était réfugié au Mexique après un séjour à Prague et avait fait partie de la commission Dewey. Il était revenu à la social-démocratie et entretenait avec Trotsky des relations de bon voisinage.

³ David B. Goldenbakh, dit Riazanov (1870-1938), militant marxiste depuis 1889, avait organisé cercles et syndicats clandestins tout en étudiant Marx dont il était devenu le meilleur spécialiste mondial. Il avait dirigé l'institut Marx-Engels de 1921 à son arrestation, en 1931.

L'obstacle moliniériste

(9 juin 1938)

Lettre à A. Bardin (7323), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade¹,

Je vous écris cette lettre après bien des hésitations, car mon expérience m'a montré qu'il est bien difficile de convaincre les amis français de la nécessité d'une manœuvre prudente et énergique envers tel ou tel adversaire. On se laisse entraîner par ses sentiments, par une « intransigeance » psychologique, et on arrive au résultat zéro.

Il s'agit toujours de l'organisation Molinier². C'est le plus grand obstacle pour le développement de notre section. Cette doublure jette une lueur extrêmement défavorable sur la IV^e Internationale et repousse les ouvriers. On se dit : oui, les idées sont bonnes, mais ils ne sont capables de rien.

Il faut savoir utiliser la prochaine conférence³ pour régler cette question pénible. Je suppose que Molinier va faire une tentative de participer à la conférence. Notre section va naturellement s'y opposer. Mais cela ne suffit pas. Une attitude purement négative laisserait toutes les choses comme elles sont maintenant, c'est-à-dire en très mauvais état. D'ailleurs la conférence internationale ne pourrait pas répondre par un simple non-recevoir à n'importe quelle organisation qui propose son adhésion. C'est pourquoi je crois que la conférence devrait nommer le cas échéant une commission spéciale pour analyser le caractère du P.C.I. (sa composition, sa politique, ses ressources financières, etc.). La même commission devrait naturellement poser aussi la question personnelle de Molinier. Si l'investigation de la commission démontre que la majorité du P.C.I. ne cherche autre chose que de s'incliner devant la IV^e, on pourrait très bien formuler des conditions. Par exemple, Molinier abandonne la France pour les Etats-Unis où il reste pendant deux ans, sans être accepté par la section américaine. Pendant deux ans il doit démontrer, par son attitude, son droit à la réintégration. Les nouveaux membres du P.C.I. peuvent entrer comme membres effectifs dans le P.O.I. Les anciens membres, ceux qui ont quitté le P.O.I., doivent passer par un stage, mettons de six mois. Tout cela à titre d'exemple. Je ne crois pas qu'on puisse régler toute la question définitivement, mais on pourrait bien ébranler cet obstacle qu'est le P.C.I. et, si Molinier et ses amis refusent d'accepter la décision de la conférence, cette dernière pourrait voter une motion en pleine connaissance de cause et porter ainsi un coup décisif au groupe Molinier. En passant, on peut désarmer Vereeken⁴ et ses semblables qui ont commencé à flirter avec le P.C.I. L'avantage d'un tel procédé est énorme. Mais il exige une attitude calme, ferme, et intelligente de la part de la direction du P.O.I. Ne pas s'opposer à la constitution de la commission, ne pas brûler les étapes lors de l'investigation, ne pas compromettre le plan par des articles ou même des conversations imprudentes avant et pendant la conférence. Dans ce cas-ci, tous les atouts seraient entre vos mains, car la décision qui interdit à Molinier de s'occuper des affaires garde toute sa vigueur et sa déloyauté est un fait patent.

Cette lettre est strictement confidentielle. Je considérerais sa divulgation, directe ou indirecte, par n'importe quel camarade, comme un geste de déloyauté.

¹ Alexis Bardin (né en 1906), était en 1935, lors de l'arrivée de Trotsky à Domène, professeur de dessin industriel à l'école Vaucanson à Grenoble, francmaçon, militant de la S.F.I.O. et du comité de vigilance des intellectuels antifascistes, et... frère de deux militants trotskystes, dont il avait accepté d'être l'intermédiaire auprès de Trotsky. Trotsky l'avait gagné. Membre du C.C. du P.O.I., il travaillait à Paris.

² Raymond Molinier (né en 1904) avait été l'un des fondateurs de *La Vérité*, puis de l'organisation française de l'Opposition, la Ligue communiste, dont il avait été le principal dirigeant jusqu'à son entrée dans la S.F.I.O., puis le G.B.L. En désaccord avec Trotsky au moment de la sortie de la S.F.I.O., il avait lancé le journal *La Commune*, faisant exploser ainsi le groupe. Depuis 1936, il dirigeait sa propre organisation, le P.C.I. (parti communiste internationaliste), rival du P.O.I., la section officielle.

³ Il s'agit de la conférence internationale en préparation depuis plusieurs mois, dont Trotsky pensait qu'elle serait la dernière avant la guerre.

⁴ Le Belge Georges Vereeken (1898-1978), un des fondateurs de l'opposition de gauche en Belgique, multipliait depuis plusieurs années, les manifestations d'opposition à la politique de Trotsky et du S.I. Il se rapprochait effectivement du P.C.I.

Problèmes d'avant-conférence

(9 juin 1938)

Lettre au S.I. (8059), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Ami,

1. La réponse de Diego [Rivera]¹ concernant Eiffel² vous a été envoyée depuis longtemps. Il me semble un peu, par vos lettres, que le S.I. se sent quelque peu sur la défensive envers Vereeken. C'est faux. Il faut prendre l'offensive d'une manière tranquille, amicale, mais catégorique et implacable. J'aurais proposé de formuler un document spécial englobant toutes les fautes de Vereeken sur le plan politique, sur le plan organisationnel, sur le plan personnel.
2. Sneevliet³ souligne qu'on lui propose de participer à la conférence seulement avec voix consultative. Je crois que, sur ce point, il faut faire tout de suite une concession, c'est-à-dire lui proposer la voix délibérative, naturellement à la condition qu'il engage, comme tous les autres, à respecter les décisions communes. Je n'ai pas la moindre illusion sur la bonne (plutôt la mauvaise) volonté de Sneevliet. Mais il ne faut pas lui permettre de rejeter même 1/100 de responsabilité pour la rupture sur nous. Il faut aussi élaborer un document spécial énumérant toutes les tentatives de soulever une discussion théorique et politique avec lui, toutes ses fautes, toutes ses accusations fausses, ses actes de grossièreté et de déloyauté envers diverses sections et camarades. Un document pareil serait d'une grande utilité.
3. Si Sneevliet me paraît définitivement perdu pour le mouvement révolutionnaire (je serais heureux de me tromper, mais c'est à Sneevliet de démontrer mon erreur), je n'ai pas encore la même impression sur Vereeken. Peut-être ai-je encore des illusions. En tout cas, il faut faire une dernière tentative de le sauver pour le mouvement. Mais cette tentative peut réussir à la seule condition que l'on lui montre une fois pour toutes que nous en avons assez de son sectarisme, opportunisme, individualisme, anarchisme. En même temps, je ne crois pas que nous puissions l'accepter pour le nouveau S.I. Il doit à mon avis recevoir un avertissement.
4. Que se passe-t-il avec Dauge⁴ ? S'agit-il d'une véritable maladie ou d'un conflit intérieur ? Malgré toutes ses fautes provenant d'un passé social-démocrate, Dauge est politiquement supérieur à Vereeken. Ses articles, bien qu'il parle un peu trop de lui-même, ont toujours un objectif politique, c'est-à-dire d'action, tandis que Vereeken ne donne que des commentaires abstraits, scolastiques, qui ne mènent à rien, ce qui stérilise *La Lutte ouvrière* belge.
5. Quelle est l'attitude de Lesoi⁵ ? Je ne puis m'imaginer qu'il soutient la politique de Vereeken envers le P.O.U.M., Sneevliet, etc.
6. La section russe doit naturellement être représentée dans les mêmes conditions qu'à la conférence précédente. Les amis sur place doivent régler qui sera (seront) le (les) délégués. On peut très bien accepter deux délégués.
7. Il serait bon que le secrétariat invite à la conférence, à titre personnel, Diego Rivera.
8. Je ne puis nullement me solidariser avec le boycottage de *Der einzige Weg* de la part des dirigeants de notre section allemande. Quelle que soit l'origine de la revue, elle existe, elle représente la IV^e Internationale et elle est utile. Il faut donc la soutenir. Mais je ne me solidarise aucunement avec la composition de la rédaction et les procédés techniques (cinq copies, etc.)⁶. Je comprends que les camarades allemands ne veuillent pas accepter ces conditions pour envoyer leurs représentants dans la rédaction. C'est leur droit en attendant la décision de la conférence. Mais boycotter la revue existante, c'est criminel. Le camarade Held⁷ m'a énuméré les fautes de la rédaction. Il me semble avoir raison sur certains points. Mais il s'agit de questions secondaires, de fautes de rédaction et nullement de principe. Je continue à penser que l'attitude du camarade

¹ Diego Rivera (1886-1957), peintre mondialement connu, avait été membre du P.C. mexicain, puis avait rejoint l'opposition de droite. Il avait rallié la section mexicaine en 1936, joué un rôle déterminant dans l'obtention du visa pour Trotsky à qui il avait prêté la « maison bleue » de Coyoacán. Il était lié à Trotsky, mais avait été mis au ban de la section mexicaine.

² Eiffel était le pseudonyme de l'ethnologue allemand Paul Kirchhoff (1900-1972), ancien dirigeant de la section allemande, qui avait rompu en 1934 et était arrivé au Mexique en novembre 1936 ; il avait accusé Trotsky de dicter à la section mexicaine une politique opportuniste destinée à « assurer » son asile ! Diego Rivera et Octavio Fernández qui voyaient en lui l'inspirateur du dirigeant de la section mexicaine, L. Galicia, l'accusaient d'être un agent du G.P.U. Cette accusation avait provoqué une certaine émotion en Europe et le S.I. avait demandé des éléments, que Rivera avait été chargé de fournir. Notons la réserve de Trotsky qui n'expliquera que plus tard qu'il s'agissait, à ses yeux, d'une attaque sans fondement contre un sectaire sans espoir.

³ Henk Sneevliet (1883-1942), pionnier du mouvement communiste aux Pays-Bas et en Asie, dirigeant du R.S.A.P., avait commencé à partir de 1936 à prendre ses distances vis-à-vis du mouvement pour la IV^e Internationale. Il était effectivement lié à Vereeken.

⁴ Walter Dauge (1907-1944), dirigeant des J.G.S. du Borinage, avait été l'animateur de l'opposition de gauche dans le P.O.B. avant de diriger la section belge, le P.S.R. (parti socialiste révolutionnaire). Trotsky avait relevé sa longue absence des réunions de direction de ce parti.

⁵ Léon Lesoi (1892-1942), géomètre dans les mines, était devenu communiste en Russie où il était soldat. Membre du C.C. du P.C. exclu avec l'Opposition en 1928, il dirigeait la Fédération de Charleroi et la « section belge » pendant la période entriste. Mais, depuis 1936, il devait lutter contre une terrible dépression.

⁶ Trotsky avait appris que le comité de rédaction de la revue *Der einzige Weg*, créée par le S.I. avec les sections suisses, tchèques et autrichiennes avait des exigences véritablement maniaques sur le plan technique, par exemple la remise de cinq exemplaires de chaque article proposé, etc.

⁷ La revue avait été fondée par le S.I. en tant que revue théorique de langue allemande. Les dirigeants de la section allemande à Paris, Johre-Fischer, considéraient qu'il s'agissait d'une entreprise dirigée contre eux et n'avaient pas tout à fait tort. Johre-Fischer boycottait la revue. Heinz Epe, qu'on appelait Walter Held (1912-1942), réfugié en Norvège où il avait beaucoup rencontré Trotsky, soutenait de façon générale Johre-Fischer, mais collaborait aussi à *Der einzige Weg*. Il avait informé Trotsky sur cette question.

Adolphe dans cette question ne fut pas juste. Comme permanent du S.I., il aurait dû avoir une attitude beaucoup plus prudente dans la question allemande¹. J'espère qu'une commission spéciale de la conférence pourra régler cette question.

¹ Cette lettre, formellement adressée au S.I., l'était au premier chef à son secrétaire administratif, Adolphe (R. Klement) lequel avait bel et bien abusé de son poste au S.I. pour régler ses comptes avec Johre-Fischer.

La bureaucratie totalitaire et l'art

(10 juin 1938)

Article (T4360), dont la traduction du russe a été révisée, avec la permission de la Houghton Library.

La révolution d'Octobre avait donné une magnifique impulsion à l'art dans tous les domaines. Au contraire, la réaction bureaucratique a étranglé la production artistique de sa main totalitaire ! Rien d'étonnant ! L'art courtisan de la monarchie absolue lui-même était basé sur l'idéalisation et non sur la falsification.

Cependant, l'art officiel de l'Union soviétique - et il n'y a pas là-bas d'autre art - est basé sur une grossière falsification, dans le sens le plus direct et le plus immédiat du terme. Le but de la falsification est de magnifier « le chef », de fabriquer artificiellement un mythe du héros.

Très récemment, le 27 avril de cette année, le journal officieux *Izvestija* a publié le cliché d'un nouveau tableau représentant Staline comme l'organisateur de la grève de Tiflis en mars 1902. Mais, comme le montrent des documents publiés depuis longtemps, Staline se trouvait alors en prison, et, au surplus, pas à Tiflis, mais à Batoum. Cette fois-ci, le mensonge sautait aux yeux. Les *Izvestija* durent s'excuser, le lendemain, de leur déplorable erreur. Ce qu'il advint du tableau, payé par les fonds de l'Etat, personne ne le sait. Des dizaines, des centaines, des milliers de livres, de films, de peintures, de sculptures animent et magnifient des épisodes « historiques » comme le précèdent, qui n'eurent jamais lieu. Ainsi, dans plusieurs tableaux se référant à la Révolution d'Octobre, on n'oublie jamais de représenter, avec Staline à la tête, un « centre révolutionnaire » qui n'a jamais existé. Alexis Tolstoï¹, en qui le courtisan a étranglé l'artiste, a écrit un roman où il glorifie les succès militaires de Staline et de Vorochilov à Tsaritsyne. En réalité, et comme en témoignent les documents, l'armée de Tsaritsyne, - une des deux douzaines d'armées de la Révolution - a joué le rôle le plus lamentable. Il est impossible de contempler sans une répulsion physique mêlée d'horreur, la reproduction de tableaux et sculptures soviétiques dans lesquels des fonctionnaires armés d'un pinceau, sous la vigilance de fonctionnaires armés de mausers, glorifient les chefs « grands » et « géniaux », privés en réalité de la moindre étincelle de génie et de grandeur. L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression la plus patente du profond déclin de la révolution prolétarienne.

Cependant, le phénomène ne se limite pas aux frontières de l'U.R.S.S. A la recherche d'une nouvelle orientation, l'« intelligentsia » presque révolutionnaire de l'Occident, sous l'apparence d'une tardive reconnaissance de la révolution d'Octobre, est tombée à genoux devant la bureaucratie soviétique. Bien entendu, les artistes qui ont du caractère et du talent sont restés éloignés. A plus forte raison ont surgi au premier plan les ratés, les arrivistes et les sans talent de toute espèce. Malgré sa grande amplitude, tout ce mouvement militarisé n'a engendré, à cette heure, aucune production capable de survivre à son auteur ou à ses inspireurs du Kremlin.

Pourtant, la captivité de Babylone de l'art révolutionnaire ne peut durer et ne durera pas éternellement. L'écroulement ignominieux de la politique lâche et réactionnaire des « fronts populaires » en Espagne et en France, d'une part, les faux judiciaires de Moscou de l'autre, marquent l'avènement d'un grand changement de direction, non seulement dans le domaine de la politique, mais aussi dans celui de l'idéologie révolutionnaire. Seule une nouvelle montée du mouvement émancipateur de l'humanité est capable d'enrichir l'art avec de nouvelles possibilités. Le parti révolutionnaire ne peut assurément pas se fixer la tâche de « diriger » l'art. Semblable prétention ne peut venir qu'à L'esprit de gens enivrés de l'omnipotence de la bureaucratie de Moscou. L'art, comme la science, non seulement ne demandent pas d'ordres, mais, de par leur essence même, ne les tolèrent pas. La création artistique a ses lois, y compris lorsqu'elle sert consciemment un mouvement social. L'art révolutionnaire, de même que toute activité véritablement créatrice, est incompatible avec le mensonge, la fausseté et l'esprit d'adaptation. Les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, trouveront par eux-mêmes leurs voies et leurs méthodes, si le mouvement émancipateur des classes et des peuples opprimés dissipent les nuages du scepticisme et du pessimisme qui obscurcissent actuellement l'horizon de l'humanité. La première condition d'une telle renaissance et d'une telle ascension est le renversement de la tutelle asphyxiante de la bureaucratie du Kremlin.

¹ Alexis N. Tolstoï (1883-1945), écrivain néo-réaliste avant la guerre, avait soutenu les Blancs, émigré, puis était revenu dans son pays en 1923. Il commença à soutenir Staline dans l'élaboration de son mythe dans le milieu des années trente.

La dernière chance

(12 juin 1938)

Lettre à Lesoil (8881) en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Lesoil,

Je considère la situation de la section belge comme bien délicate. Je trouve que la politique du camarade Vereeken se développe de plus en plus dans une direction antimarxiste. Il n'y a pas une seule question importante depuis 1933 où on n'aurait pas vu Vereeken appuyer une position fausse, tantôt sectaire, tantôt opportuniste. Il me semble que ses propres zigzags et extravagances l'ont aigri lui-même et qu'il cherche querelle à tout le monde, sauf aux adversaires de la IV^e Internationale. A quoi peut bien mener cette attitude ? Il est absurde de croire que nos sections puissent accepter le plan de se changer en un agglomérat de groupes et de cliques qui se « réclament » de la IV^e Internationale. Un tel procédé signifierait tout simplement mettre une croix sur la lutte théorique et politique que nous avons menée depuis dix ans, sur les délimitations, les scissions et les séparations qui en furent le produit, pour faire table rase et recommencer à nouveau toute l'histoire. Non, vraiment, un tel nihilisme envers sa propre tendance est étonnant, même chez un homme aussi individualiste et capricieux que le camarade Vereeken. Je le répète : où tout cela peut-il mener ? Je ne vois cependant pas une réaction suffisante de la part de la section belge. Il ne s'agit nullement de questions secondaires ou de « méthodes » comme le répète, avec une obstination un peu naïve, Vereeken. Il s'agit des fondements même de notre tendance. Personne dans nos rangs, autant que je sache, n'est plus disposé à permettre à Vereeken de jouer avec des principes qui ont été chèrement payés. Ah non !

Vous me demanderez peut-être si je veux la scission avec Vereeken et sa fraction. Je vous répondrai franchement : non. J'ai tenté de faire tout pour prévenir en son temps la scission criminelle provoquée par Vereeken. J'ai tenté d'aider notre section belge à reconstituer son unité. Je n'ai pas perdu complètement l'espoir de sauver Vereeken pour notre mouvement, mais je dois vous dire franchement que je considère la prochaine conférence comme la dernière occasion de redresser la situation.

Vous connaissez bien l'histoire de Molinier. Ce sont ses amis les plus proches qui l'ont perdu. J'ai cent fois eu des discussions avec eux (Henri M[olinier], Frank, Meichler¹ et autres) pour tenter de les persuader qu'on ne pouvait sauver Molinier pour le mouvement qu'en le soumettant à une discipline implacable. Je n'ai pas réussi. Je crois devoir donner le même conseil aux amis et collaborateurs de Vereeken. Il se trouve sur une pente. Il faut le prendre énergiquement par le bras, le secouer amicalement mais implacablement, pour lui faire comprendre qu'on ne fait pas de politique avec des caprices, improvisations et petites combinaisons personnelles. Voilà mon opinion, cher ami. Vous pouvez faire de cette lettre tout emploi que vous jugerez bon. Elle n'est inspirée que par le souci des intérêts de notre organisation belge.

¹ Henri Molinier (1898-1944), frère aîné de Raymond Molinier, ingénieur, était politiquement lié à son frère et membre du P.C.I. mais Trotsky lui avait conservé sa confiance personnelle. Pierre Frank (1905-1984), fils d'émigrés russes, ingénieur chimiste, avait été depuis 1929 étroitement associé à Raymond Molinier et était avec lui l'un des principaux dirigeants du P.C.I. Jean Meichler (1898-1941) était un collaborateur de Frank et Molinier dans les années trente : Trotsky ignorait sans doute quand il écrivait cette lettre qu'il avait quitté le P.C.I.

Toujours la conférence

(12 juin 1938)

Lettre au S.I. (8059), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher ami,

1. Il faut absolument inviter à la conférence Diego Rivera à titre personnel. Dans la lettre d'invitation, il faudrait souligner que la IV^e Internationale apprécie hautement de compter dans ses rangs le plus grand artiste de l'époque contemporaine et un révolutionnaire implacable. Nous devons montrer envers Diego Rivera au moins la même attention que Marx a eue pour Freiligrath et Lénine pour Gorky¹. Diego Rivera dépasse Freiligrath et Gorky de beaucoup par son importance dans le domaine de l'art et, ce qui est un cas absolument unique dans l'histoire, ce grand peintre est un vrai révolutionnaire, tandis que Freiligrath n'était qu'un petit-bourgeois « sympathisant » et Gorky un compagnon de route un peu équivoque.
2. Je ne suis pas d'accord que notre organisation hollandaise doive simplement se considérer [comme] fraction du parti de Sneevliet. Tout au contraire. Si notre organisation compte cinquante membres (je vous donne ce chiffre comme exemple) il faut assigner cinq d'entre eux à la lutte contre Sneevliet et les quarante-cinq autres au travail dans les syndicats réformistes et autres organisations de masse. Autrement, nous aurons une secte stérile, comme il y en a eu beaucoup.
3. Je vous envoie copie d'une lettre à Lesoil pour information du S.I. mais non pour diffusion.

¹ Ferdinand *Freiligrath* (1810-1876), poète de langue allemande avait été proche de la Ligue des communistes. Maksim M. Pechkov, dit *Gorky* (1868-1936) avait été membre du parti bolchevique, puis sympathisant inégal.

Un livre sur le fascisme

(12 juin 1938)

Lettre à J. Rous (9972), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher camarade,

Je lis maintenant le livre de Rossi¹ sur le fascisme en Italie. L'auteur s'efforce de rester courtois envers la vérité historique, mais aussi envers Léon Blum. Il donne cependant beaucoup de faits d'un intérêt capital, ce qui fait que le livre devient beaucoup plus intelligent et honnête que l'auteur. Les chapitres qui montrent comment les petites bandes armées, agissant d'un ou deux centres vers la périphérie, détruisent et démoralisent une grandiose organisation ouvrière, apportent un enseignement vraiment précieux. Le rôle de la bureaucratie et de la police comme des complices décisifs du fascisme est aussi suffisamment caractérisé pour compromettre définitivement l'espoir idiot de venir à bout du fascisme à l'aide de l'appareil bureaucratique et militaire de l'Etat capitaliste. Il me semble que tous nos camarades devraient bien étudier ce livre, en en rejetant la philosophie volontairement ambiguë et malhonnête de l'auteur, pour se pénétrer des enseignements qui découlent du livre.

Vereeken est devenu un facteur extrêmement destructeur dans notre mouvement. Je crois qu'il faut mener une lutte implacable contre lui. C'est d'ailleurs le seul moyen de sauver la section belge et peut-être Vereeken lui-même. Quelle est l'attitude de Lesoil ? Je ne puis pas m'imaginer qu'il puisse être d'accord avec Vereeken.

¹ Il s'agit du livre d'A. Rossi, *La Naissance du Fascisme*, qui venait de paraître à Paris. En réalité A. Rossi était un des pseudonymes d'Angelo Tasca (1892-1960), un ancien de *l'Ordine nuovo*, puis du P.C.I. qui avait été longtemps délégué à l'I.C. sous le nom de Serra. Exclu avec les « droitiers », il était revenu à la social-démocratie et écrivait dans *Le Populaire* sous le nom d'André Leroux. Trotsky l'avait su. S'en souvenait-il ? Ce n'est pas certain, bien qu'il ait politiquement situé l'auteur de ce livre de qualité.

Autour de l'enquête

(12 juin 1938)

Lettre à A. Rosmer (9896), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Ami¹,

Le tableau que vous donnez dans votre dernière lettre de l'état de l'investigation en relation avec l'état politique est bien convaincant. C'est à peu près ainsi que nous nous représentons la situation ici, moins les précisions. Que pensez-vous, si je m'adresse directement d'ici au juge d'instruction, avec copie de la lettre au ministre de la Justice ou au chef du gouvernement, avec le dessein de publier cette lettre si les choses continuent à ne pas marcher. Je l'aurais déjà fait dès la réception de votre lettre, mais vous m'avez annoncé une lettre de Gérard [Rosenthal]² qui n'est cependant pas arrivée.

Beaucoup de journaux des Etats-Unis et du Mexique avaient publié, quelques jours après la mort de Léon, une courte déclaration de l'avocat de Trotsky, Gérard Rosenthal, disant : « *On fera tout le nécessaire pour l'investigation, quoique l'on soit sûr que la mort soit naturelle.* » Les camarades américains, aussi bien que nous, furent bien étonnés de cette déclaration. Comment a-t-elle pu se produire ? Avec qui Rosenthal a-t-il parlé à ce moment-là ? C'est lui seul qui pourrait peut-être débrouiller cette énigme³.

En tout cas, il faut chercher des moyens de pression. Si la presse française est presque inaccessible ; nous avons toujours les réserves de la presse des Etats-Unis et du Mexique. Par ces voies détournées, on peut bien faire pression sur la presse française et sur les autorités. La seule chose qui me gêne, c'est le manque d'information, car j'ai peur d'entrer en collision quelconque avec vous.

Quant à la situation générale, il semble que le Front populaire se soit donné pour tâche d'aplanir dans le délai le plus court tous les obstacles sur la voie du fascisme.

On a vraiment l'impression que le seul gouvernement courageux et honnête de cette époque, c'est le gouvernement Cárdenas.

¹ Alfred Griot, dit *Rosmer* (1877-1964) était en 1914 membre du noyau internationaliste de *La Vie ouvrière* à Paris et s'y était lié d'amitié avec Trotsky. Il avait constitué avec lui l'opposition de gauche internationale en 1929-1930, mais s'était retiré. Les relations entre les deux hommes interrompues en 1930, avaient repris en 1936 et Trotsky avait chargé Alfred Rosmer de le représenter dans les difficiles négociations et les mesures à prendre pour une enquête après la mort à Paris de son fils Léon Sedov.

² Gérard *Rosenthal* (né en 1903), avocat de Trotsky, était aussi l'un des dirigeants du P.O.I.

³ Rosenthal devait démentir avoir jamais fait à quiconque une déclaration de ce genre.

La vente des archives

(13 juin 1938)

Lettre à L. Despres (7676), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Despres¹,

Il y a deux mois, j'ai reçu un manuscrit du professeur Louis Gottschalk², de Chicago, contenant une analyse de mon *Histoire de la Révolution russe*. La critique est écrite dans un esprit d'animosité et avec un tel manque d'objectivité que j'ai supposé que l'auteur était ou un fasciste allemand ou un ami du G.P.U. Il serait très facile de démontrer que l'homme connaît différents textes concernant la révolution française, mais qu'il est tout à fait aveugle devant les processus internes de la révolution. Mais je n'ai pas de temps pour un tel travail et ne suis pas certain que l'homme est digne d'attention. En même temps, j'ai entendu dire qu'il est intéressé à l'achat d'une partie de mes archives pour l'Université et qu'il viendra bientôt au Mexique et entrera peut-être en rapports avec moi dans ce but.

Je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouviez me donner toute l'information sur M. Gottschalk qui m'a été présenté comme un ami à vous. Est-ce vrai ? Je me souviens que vous avez cité un ami professeur de l'Université de Chicago qui vous avait donné une impression tout à fait contraire de mon histoire. J'espère que ce n'est pas le même homme³.

Gottschalk est-il en relations avec les staliniens ? Son intérêt pour mes archives n'aurait-il un caractère particulier ? Donnez-moi, je vous prie, toutes les informations que vous avez.

¹ Leon Mathis Despres (né en 1907) était un avocat de Chicago, ami d'Albert Glotzer, qui avait rendu visite à Trotsky à Coyoacán.

² Louis R. Gottschalk (1899-1975), un fils d'émigrés russes, avait fait de brillantes études d'histoire et était devenu le spécialiste nord-américain de la Révolution française. Il enseignait à Chicago depuis 1928.

³ C'était bien de Gottschalk qu'il s'agissait, mais Trotsky prenait pour des signes d'une hostilité d' « agent » l'agressivité « normale » d'un universitaire chargé d'une critique.

Problèmes d'intendance

(13 juin 1938)

Lettre à Jan Frankel, dictée en français (8170), avec la permission de la Houghton Library.

Cher Ami,

Le visa pour Otto [Schüssler] et Trude [Schröter] est, comme vous le savez, arrangé par télégramme. J'espère qu'on lui a envoyé le télégramme demandant la date de son voyage. Nous les attendons tous les deux avec une grande impatience. Cependant une lettre d'Otto est arrivée aujourd'hui où il me communique que, faute d'argent, Trude va rester quelque temps à Paris. C'est presque un désastre. La situation dans la maison est bien difficile. Nous sommes nombreux et le service de la maison est assuré en grande partie, en trop grande partie, par Natalia.

Si j'ai bien compris vos lettres précédentes, il y avait à New York une réserve pour assurer la garde. Grâce à la combinaison avec Christy [Moustakis] et Otto [Schüssler], ces dépenses sont réduites à un tiers (Hank). Ne pourrait-on pas envoyer de New York immédiatement, par câble, la somme nécessaire pour le voyage de Trude ici ? Van dit que cela pourrait être une centaine de dollars. Peut-être pourrait-on faire un emprunt que je couvrirai courant juillet par le nouveau paiement de Harpers. Il faut coûte que coûte assurer la venue de Trude. Autrement, toute la maison va s'écrouler. Je vous prie de faire tout ce qui est humainement possible pour régler cette question. L'arrivée d'Otto et de Trude créerait ici des conditions assez favorables et stables pour les temps à venir et réduirait, je le répète, les dépenses des camarades américains au minimum.

Les besoins documentaires

(14 juin 1938)

Lettre à L. Kogan (8700) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Kogan,

Je vois que vous vous êtes mis au travail très sérieusement et j'en éprouve une grande reconnaissance. Votre compte rendu de l'article de Stetsky¹ est magnifique et me sera très utile. Cet article provient bien sûr de *Krasnaia Nov'* (vous indiquez par erreur *Krasnaia Niva*). Je ne pense pas que vous ayez besoin d'indications supplémentaires. J'ai besoin de dates précises, de citations caractéristiques précises ayant trait à la lutte de Staline contre l'Opposition, à sa politique générale, à ses contradictions avec lui-même, etc. Les faits caractérisant les zigzags de sa politique internationale, tant dans la diplomatie soviétique que dans le Comintern, sont particulièrement importants.

Merci encore.

¹ Aleksei I. Stetsky (1896-1938), bolchevik de la génération de 1917, avait été l'un des diplômés de l'Institut des professeurs rouges qui constituaient dans les années vingt l'entourage de Boukharine et s'était particulièrement distingué contre l'Opposition de gauche. Il avait rallié Staline ensuite, mais était en prison ou déjà exécuté, quand Trotsky écrivait cette lettre.

Problèmes d'édition

(14 juin 1938)

Lettre à J. Wasserman (10790) ; traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Wassermann¹,

Il m'est tout à fait impossible d'écrire une introduction aux lettres de Rosa Luxemburg². Je suis entièrement absorbé par mes livres et une introduction devrait être digne de Rosa.

Ce serait très bien de publier *J'Avoue*³, à la condition que ce soit dans une excellente traduction, ce qui n'est pas si facile. Diego Rivera a promis d'illustrer le livre si on lui envoie à temps les parties de la traduction.

J'espère recevoir le rapport final de la commission Dewey en un nombre suffisant d'exemplaires afin d'impressionner l'opinion publique d'ici. Il me faudrait au moins quinze exemplaires.

Ne vous occupez pas plus longtemps des livres de Breton. Nous les avons obtenus ici. J'ai été très heureux d'apprendre par vous que M. Meyer Schapiro⁴ ne nous était pas hostile, mais sympathique. Je lui écris aujourd'hui⁵.

¹ Jac *Wasserman* (né en 1908) dirigeait la maison d'édition de New York Pioneer Publishers qui dépendait du S.W.P.

² Il s'agit des lettres écrites en prison par Rosa *Luxemburg* (1871-1919) militante de la social-démocratie polonaise, puis allemande, internationaliste pendant la guerre, fondatrice du P.C. allemand, assassinée en janvier 1919 à Berlin.

³ Il s'agissait du livre d'un ex-communiste allemand, Wolf Weiss, venu travailler en U.R.S.S. au début des années trente et du récit qu'il faisait de son séjour en prison en 1935 et des interrogatoires qu'il y avait subis. Libéré et autorisé à quitter l'U.R.S.S., Weiss avait pris contact avec les trotskystes en Tchécoslovaquie. Trotsky cherchait à faire publier son travail.

⁴ Meyer *Schapiro* (né en 1904), professeur d'art à New York, était l'un des intellectuels les plus éminents de cette époque.

⁵ La lettre en question (10020), très brève, est également datée du 14 juin. Trotsky y dit à Meyer Schapiro sa joie de savoir qu'il appartient « au camp des amis ».

Problèmes de direction

(14 juin 1938)

Lettre à F. Demby (7671) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Camarade Demby¹,

Merci pour vos très intéressantes informations sur les Y.P.S.L.

A mon avis, l'ouverture des organismes dirigeants n'est pas une bonne innovation. Un comité central assume ses responsabilités devant le parti dans son ensemble et chacun de ses membres doit être totalement libre d'exprimer son point de vue à l'intérieur du comité central. Autrement sa réunion prend le caractère d'une réunion ouverte du parti et chacun doit penser non seulement à la décision du comité dans son ensemble mais à son propre rôle aux yeux de la base. Le comité central doit naturellement inclure aussi des éléments jeunes et inexpérimentés pour lesquels le comité est l'unique école supérieure possible de politique révolutionnaire. La plupart de ces éléments inexpérimentés seraient très embarrassés de prendre la parole dans une session publique afin de ne pas se compromettre. De sorte que l'ouverture des portes donne un privilège aux membres les plus autorisés au détriment de ceux qui le sont moins. C'est une fausse « démocratie », surtout quand on a à discuter de nouvelles questions sur lesquelles la conférence n'a pas d'opinion définie.

L'idée d'un jour particulier pour défendre Ta Tu Thau² me paraît très bonne mais ce serait mieux de l'élargir pour inclure d'autres camarades, par exemple Erwin Wolf³, pour rappeler son sort aux autorités espagnoles. Quant à la question de savoir si le jour du 14 juillet convient ou non, je n'en suis pas juge.

Concernant le camarade Stiler⁴, parlez, je vous prie, de cette question avec les camarades Glenner et Cannon⁵

¹ Frank A. Demby était le pseudonyme militant d'Edward L. Sard (né en 1913), d'abord membre du groupe gauchiste de B.J. Field, venu à la fraction trotskyste dans le S.P. et devenu dirigeant des Y.P.S.L., organisation des jeunesses socialistes liée au S.W.P., qui avait été l'un de leurs trois délégués en Europe.

² Demby proposait l'organisation d'une « journée internationale Ta Tu Thau ». Ta Tu Thau (1906-1945), fils de charpentier, étudiant travailleur en France, avait rompu avec le P.C. pour rejoindre le groupe de La Vérité. Il avait été expulsé de France après la manifestation de mai 1930 et avait fondé l'Opposition communiste à Saigon. Il y animait également le journal *La Lutte* et venait d'être arrêté pour la sixième fois par les autorités coloniales.

³ Erwin Wolf (1902-1937), Allemand de Tchécoslovaquie, avait adhéré alors qu'il était étudiant à Berlin en 1932. Emigré à Paris en 1933, il était entré à la direction du groupe I.K.D., puis au S.I. Il avait été secrétaire de Trotsky de novembre 1935 à juillet 1936 en Norvège. Envoyé en Catalogne où il était arrivé au lendemain des journées de mai, il avait disparu, vraisemblablement exécuté par le G.P.U.

⁴ Bob Stiler était le pseudonyme de parti de Robert Reiff (né en 1913), membre de la direction des Y.P.S.L. responsable du travail « anti-militariste » et du « service d'ordre », que Demby voulait faire prendre à Coyoacán comme secrétaire-garde.

⁵ James P. Cannon (1890-1974), ancien des I.W.W. et du S.P., un des fondateurs du P.C. et dirigeant de l'une de ses trois fractions « historiques », avait fondé l'Opposition de gauche aux E.U. en 1928. Dirigeant du S.W.P. il avait rendu visite à Trotsky en mars.

Projets littéraires

(17 juin 1938)

Lettre à A. Collins (7606), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher M. Collins¹,

Je suis très heureux que vous ayez réussi à conclure un contrat avec une maison d'édition aussi importante que Harper's.

En ce qui concerne mon travail sur les deux livres², je suis moi-même grandement satisfait de ses progrès. La plus grande difficulté pour moi a été la recherche dans les revues, journaux, etc. Ce travail est maintenant bien organisé. Je n'ai pas moins de six jeunes amis travaillant à mes livres à Paris, trois à New York et trois ici, à Coyoacán, dans la bibliothèque comme dans mes propres archives. Nous avons réussi ainsi à réunir et à classer les dossiers sur Staline et à compléter deux, déjà riches, sur Lénine. La partie la plus difficile est la jeunesse de Staline. Je crois être maintenant en possession de tous les matériaux disponibles. Le premier chapitre pourrait être remis à la fin de ce mois ou au début de juillet, si, comme je l'espère, je reçois à temps quelques éléments complémentaires. Mais mes amis ont réussi aussi à me procurer la vieille encyclopédie russe (86 volumes) qui représente une aide inestimable pour mon travail, surtout dans les conditions actuelles.

Ma santé, qui est aussi un facteur important dans le travail, est meilleure qu'elle n'a jamais été dans mes dix dernières années et ma semaine de travail est de plus de 48 heures. En résumé, je suis certain de pouvoir remettre le manuscrit au traducteur régulièrement, sans interruption, en commençant en juillet.

¹ Alan Copeland *Collins* (1902-1968) était le directeur de l'agence littéraire Curtis Brown.

² Il s'agit des deux livres sur Lénine et Staline.

L'art et la révolution

(17 juin 1938)

Lettre à *Partisan Review* (T4366), dans une traduction nouvelle du russe, avec la permission de la Houghton Library. On a mis entre [] les passages qui n'ont pas été repris dans la publication en russe.

Vous m'avez aimablement proposé de donner mon opinion sur l'état actuel de l'art. Je ne le fais pas sans hésitation. Depuis mon livre *Littérature et Révolution* (1923), je ne suis jamais revenu sur les questions de la création artistique et n'ai pu suivre que par à-coups les manifestations récentes dans ce domaine. Loin de moi la prétention de donner une réponse exhaustive. L'objet de cette lettre est de poser correctement le problème.

De façon générale, l'homme exprime dans l'art son exigence de l'harmonie et de la plénitude de l'existence - c'est-à-dire du bien suprême dont le prive justement la société de classe. C'est pourquoi la création artistique est toujours un acte de protestation contre la réalité, conscient ou inconscient, actif ou passif, optimiste ou pessimiste. Tout nouveau courant en art a commencé par la révolte. La force de la société bourgeoise a été, pendant de longues périodes historiques, de se montrer capable de discipliner et d'assimiler tout mouvement « subversif » en art et de l'amener jusqu'à la « reconnaissance » officielle, en combinant pressions et exhortations, boycottages et flatteries. Mais une telle reconnaissance signifiait au bout du compte l'approche de l'agonie. Alors, de l'aile gauche de l'école légalisée ou de la base, des rangs de la nouvelle génération de la bohème artistique, s'élevaient de nouveaux courants subversifs qui, après quelque temps, gravissaient à leur tour les degrés de l'académie.

C'est par de telles étapes que sont passés le classicisme, le romantisme, le réalisme, le symbolisme, l'expressionnisme, le mouvement décadent... Mais le mariage entre l'art et la bourgeoisie ne demeura, sinon heureux, du moins stable qu'aussi longtemps que dura l'ascension de la société bourgeoise, qu'aussi longtemps qu'elle se montra capable de maintenir politiquement et moralement le régime de la « démocratie », non seulement en lâchant la bride aux artistes, en les gâtant de toutes sortes de manière, mais également en faisant quelques aumônes aux couches supérieures de la classe ouvrière, en domestiquant les syndicats et les partis ouvriers. Tous ces phénomènes sont à mettre sur le même plan.

Le déclin actuel de la société bourgeoise provoque une exacerbation insupportable des contradictions sociales qui se traduisent inévitablement en contradictions individuelles, donnant naissance à une exigence d'autant plus brûlante d'un art libérateur. Mais le capitalisme décadent est déjà incapable d'offrir les conditions minimales de développement aux courants artistiques qui répondent si peu que ce soit à l'exigence de notre époque. Il a une peur superstitieuse de toute nouveauté, car ce dont il s'agit pour lui n'est ni de s'amender ni de se réformer, c'est seulement une question de vie ou de mort. Les masses opprimées vivent de leur propre vie et la bohème est une base trop étroite. D'où le caractère de plus en plus convulsif des nouveaux courants, allant sans cesse de l'espoir au désespoir. Les écoles artistiques de ces dernières décennies, le cubisme, le futurisme, le dadaïsme, le surréalisme, se succèdent sans atteindre leur plein développement. L'art, qui est l'élément le plus complexe, le plus sensible et en même temps le plus vulnérable de la culture est le premier à souffrir de la décadence et du pourrissement de la société bourgeoise.

Il est impossible de trouver une issue à cette impasse par les moyens propres à l'art. Il s'agit de la crise d'ensemble de la culture, depuis ses fondements économiques jusqu'aux plus hautes sphères de l'idéologie. L'art ne peut ni échapper à la crise ni évoluer à l'écart. Il ne peut assurer par lui-même son salut. Il périra inévitablement, comme l'art grec a péri sous les ruines de la société esclavagiste, si la société contemporaine ne parvient pas à se reconstruire. Cette tâche revêt un caractère entièrement révolutionnaire. C'est pourquoi la fonction de l'art à notre époque se définit par sa relation avec la révolution.

Mais sur cette voie, justement, l'Histoire a tendu aux artistes un grandiose guet-apens. Toute une génération d'intellectuels « de gauche » a, au cours des dix ou quinze dernières années, tourné ses regards vers l'Est, et, à des degrés divers, a lié son destin, sinon à celui du prolétariat révolutionnaire, du moins à la révolution triomphante. Mais ce n'est pas la même chose. Dans la révolution triomphante, il n'y a pas seulement la révolution, mais aussi la nouvelle couche privilégiée qui s'est hissée sur ses épaules. Au fond, l'intelligentsia « de gauche » a changé de maître. Y a-t-elle beaucoup gagné ?

La révolution d'Octobre a donné une impulsion magnifique à l'art dans tous les domaines. La réaction bureaucratique, à l'inverse, a étouffé la création artistique de sa main totalitaire. Rien d'étonnant à cela ! L'art est fondamentalement émotion, il exige une sincérité totale. Même l'art courtois de la monarchie absolue était fondé sur l'idéalisation et non sur la falsification. Tandis que l'art officiel en Union Soviétique - et il n'en existe pas d'autre là-bas - partage le sort de la justice totalitaire, c'est-à-dire le mensonge et la fraude. Le but de la justice, comme celui de l'art, c'est l'exaltation du « chef », la fabrication artificielle d'un mythe héroïque. L'histoire humaine n'avait encore rien vu de semblable, tant par l'ampleur que par l'impudence. Quelques exemples ne seront pas inutiles.

L'écrivain soviétique bien connu Vsiévolod Ivanov¹ a rompu récemment son silence pour proclamer son ardente solidarité avec la justice de Vychinsky². L'extermination massive des vieux-bolcheviks, ces « émanations putrides du capitalisme » suscite, chez les artistes, selon les termes d'Ivanov, une « haine créatrice ». Ecrivain d'un romantisme prudent, par nature lyrique et secret, Ivanov ressemble par beaucoup d'aspects à Gorky, mais il a moins de rayonnement. N'étant pas un courtisan-né, il préféra se taire tant que c'était possible, mais il vint un moment où le silence pouvait signifier la mort civique, voire physique. Ce n'est pas la « haine créatrice » mais une terreur paralysante qui guide la plume de tels écrivains.

¹ Vsiévolod V. Ivanov (1895-1963), ancien s.r., romancier, était devenu l'un des écrivains d'après 1917 qu'on appelait « les compagnons de route ». Trotsky lui avait consacré quelques pages dans *Littérature et révolution*.

² Andréi E. Vychinsky (1883-1954), un ancien menchevik qui avait soutenu un gouvernement « blanc » pendant la guerre civile, avait rallié les bolcheviks à la onzième heure. Recteur de l'université de Moscou et chasseur d'étudiants trotskystes, il était devenu procureur général de l'U.R.S.S. et avait requis dans les grands procès contre les compagnons de Lénine.

Alexis Tolstoï, en qui le courtisan a définitivement supplanté l'artiste, a écrit un roman spécialement destiné à la glorification des exploits militaires de Staline et de Vorochilov¹ à Tsaritsyne. En réalité, ainsi qu'en témoignent des documents impartiaux, l'armée de Tsaritsyne (il y avait plus de vingt armées de la révolution) a joué un rôle assez lamentable. Les deux « héros » furent rappelés de leurs postes². Si le souvenir de l'extraordinaire Tchapaïev³, un des vrais héros de la guerre civile, est perpétué dans un film soviétique, c'est uniquement parce qu'il n'a pas vécu jusqu'à l'époque de Staline, où, à coup sûr, il aurait été fusillé comme agent fasciste. Le même Alexis Tolstoï a écrit une pièce qui a pour thème l'année 1919 : « *La Campagne des quatorze puissances*. » Les héros principaux en sont, d'après l'auteur, Lénine, Staline et Vorochilov. « *Leurs figures* (il s'agit de Staline et de Vorochilov) *couvertes de gloire et d'héroïsme éclairent toute la pièce*. » C'est ainsi qu'un écrivain de talent, qui porte le nom du plus grand et du plus sincère des réalistes russes, est devenu un fabricant de « mythes » sur commande !

Il y a peu, le 27 avril dernier, l'organe gouvernemental officiel, les *Izvestia*, a publié un cliché d'un nouveau tableau représentant Staline comme l'organisateur de la grève de Tiflis en mars 1902. Mais, ainsi qu'il ressort de documents publiés depuis bien longtemps, Staline était alors en prison, et de plus, non pas à Tiflis, mais à Batoum. Cette fois, le mensonge était trop éclatant ! Les *Izvestia* ont dû le lendemain présenter des excuses pour ce quiproquo regrettable. Ce qu'il advint de ce malencontreux tableau, réalisé aux frais de l'État nul ne le sait.

Des dizaines, des centaines, des milliers de livres, de films, de toiles, de sculptures, restituent et exaltent de semblables épisodes « historiques ». Ainsi, dans de nombreux tableaux se rapportant à la révolution d'Octobre, est représenté un « centre » révolutionnaire dirigé par Staline, et qui n'a jamais existé. L'élaboration, par étapes, de ce faux, mérite qu'on s'y arrête.

Léonid Sérébriakov⁴, qui fut par la suite fusillé lors du procès Piatakov-Radek⁵, attira mon attention en 1924 sur la publication dans la *Pravda*, sans aucun commentaire, d'extraits du protocole du comité central pour la fin de l'année 1917. En tant qu'ancien secrétaire du comité central, Sérébriakov avait de nombreux liens, en coulisse, avec l'appareil du parti, et il savait bien dans quel but avait été faite cette publication inattendue : c'était le premier pas, encore prudent, sur la voie de la création du mythe stalinien, qui occupe aujourd'hui dans l'art soviétique une place de choix.

Avec le recul de l'histoire, l'insurrection d'Octobre apparaît beaucoup plus planifiée et monolithique qu'elle ne le fut en réalité. Il ne faut pas voir, en réalité, une insuffisance dans les hésitations, dans la recherche de voies parallèles, ni dans les initiatives fortuites qui n'ont pas eu de développement ultérieur. Ainsi, à la réunion improvisée du comité central du 16 octobre, on prit la décision de remplacer le conseil constituant l'état-major de l'insurrection par le « centre » auxiliaire du parti, composé de Sverdlov, Staline, Boubnov, Ouritsky, et Dzerjinsky⁶. Au même moment, à la session du conseil de Petrograd, fut créé le comité militaire révolutionnaire, qui développa, dès le début de son existence, une activité si résolue dans la préparation de l'insurrection, que le « centre » dont le projet avait été formé la veille fut complètement oublié, y compris par ses propres membres. Nombre d'improvisations semblables ont sombré dans le tourbillon de ce temps⁷ ! Staline n'est jamais entré au comité militaire révolutionnaire, il ne s'est pas montré à Smolny, c'est-à-dire à l'état-major de la révolution, il n'a été lié en rien aux préparatifs de l'insurrection, mais est resté à la rédaction de la *Pravda*, écrivant des articles ternes, que peu de gens lisaient. Personne, au cours des années qui ont suivi, n'a évoqué le « centre pratique ». Dans les mémoires rédigées par des acteurs de l'insurrection - et il n'y a pas d'oubli dans ce genre d'écrits -, le nom de Staline n'est jamais cité. Staline lui-même, dans un article publié dans la *Pravda* du 7 novembre 1918, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre, énumérant tous les organismes, et toutes les personnes ayant pris part à la révolution, ne dit pas un mot du « centre pratique ». Et pourtant, un vieux procès-verbal de protocole, découvert par hasard en 1924 et assorti d'un commentaire mensonger, a servi de base à la légende bureaucratique. Dans tous les ouvrages de référence, les notices biographiques, et même dans la dernière édition des manuels scolaires, figure le « centre » révolutionnaire, avec, à sa tête, Staline. Personne, en l'occurrence, ne s'est soucié, ne serait-ce que par décence, de nous

¹ Klementi E. Vorochilov (1880-1969), vieil ouvrier bolchevique, avait servi dans l'Armée rouge et s'était lié à Staline sur le front Sud, à Tsaritsyne (future Stalingrad).

² Sur la façon dont, sur ce point entre autres, Vorochilov écrivait l'histoire, cf. l'article de N. Markine (L. Sedov), « Staline et la guerre civile ou comment on écrit l'Histoire », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13, pp. 74-90.

³ Vassili I. Tchapaïev (1887-1919), fils de paysans, musicien ambulant, sous-officier pendant la guerre, était devenu anarchiste en 1917 puis avait été élu commandant de son régiment. Entré dans l'Armée rouge en 1918, il avait commandé successivement une brigade, puis une division et un groupe d'armées. Il avait réprimé des troubles paysans en 1918, refusé l'année suivante de suivre à l'Académie de l'état-major des cours donnés par des officiers tsaristes. Il avait été tué dans la rivière Oural en tentant d'échapper à la nage à une attaque surprise de Cosaques contre son poste de commandement.

⁴ Leonide P. Sérébriakov (1880-1937), ouvrier métallurgiste, membre du parti en 1905, avait été secrétaire du parti en 1920, puis membre de l'Opposition de gauche en 1923. Exclu en 1927, il avait capitulé en juin 1929. Il avait été condamné à mort lors du deuxième procès de Moscou en janvier 1937.

⁵ Iouri G. Piatakov (1890-1937), bolchevik en 1910, ancien « communiste de gauche », chef du gouvernement soviétique en Ukraine, membre de l'Opposition de gauche en 1923, avait capitulé en 1928 et avait été réintégré à de hautes fonctions. Mais il avait été condamné à mort au procès de janvier 1937 et exécuté. Avec lui, le plus connu des journalistes soviétiques, Karl B. Sobelsohn, dit *Radek* (1885-1939), un vétéran du mouvement socialiste polonais, puis allemand, qui avait aussi été membre de l'Opposition de gauche qu'il avait reniée en 1929. Il n'avait pas été condamné à mort lors de son procès.

⁶ Iakov M. Sverdlov (1885-1919), membre du parti en 1901 alors qu'il était préparateur en pharmacie, avait connu des années de clandestinité, de prison et de bague. Elu au C.C. à la conférence d'avril 1917, il en était devenu le secrétaire. Après Octobre, il était président de l'exécutif des soviets, chef de l'Etat soviétique. L'appareil du parti fut construit après sa mort. Andréi S. Boubnov (1883-1940), étudiant en agronomie, membre du parti en 1903, membre de l'Opposition en 1923, l'avait reniée en 1924. Au moment où Trotsky écrivait ce texte, il avait été arrêté. Moïse S. Ouritsky (1873-1918) avait milité à partir de 1897, rejoint le groupe de Trotsky en exil, les bolcheviks en 1917. Chef de la tchéka de Pétrograd, il avait été assassiné par un étudiant s.r. nommé Kanesiger. Feliks E. Dzerjinsky (1877-1926), militant depuis 1894, membre du parti social-démocrate de Pologne et Lithuanie de Rosa Luxemburg, était entré au C.C. du P.O.S.D.R. pour représenter ce parti lors du congrès de Stockholm en 1906. Il avait derrière lui en 1917 un total de onze années de prison, bague, exil. Plus tard chef de la Tcheka, il mourut d'une crise cardiaque.

⁷ Cette question est examinée en détail dans mon *Histoire de la Révolution russe*, au chapitre « Légendes de la bureaucratie » (Note de L. Trotsky).

expliquer où et quand siégeait ce centre, quels ordres il donnait, et à qui, s'il a établi des protocoles, et où ils se trouvent. Nous avons là tous les éléments des procès de Moscou.

Avec une docilité remarquable, ce qu'on appelle l'art soviétique a fait de ce mythe un des sujets favoris de la représentation artistique. Sverdlov, Dzerjinsky, Ouritsky, et Boubnov, sont représentés en couleurs et en relief, assis ou debout, entourant Staline et manifestant une attention intense à ses paroles. Le local où se tient la réunion a un caractère intentionnellement mal défini, afin d'éviter toute question embarrassante sur l'adresse à laquelle il se trouve. Que peut-on attendre d'artistes contraints de peindre la représentation grossière d'une falsification historique évidente pour eux-mêmes ?

Le style actuel de la peinture officielle soviétique porte le nom de « réalisme socialiste ». Ce nom même a certainement été donné par quelque chef de bureau des affaires artistiques. Le réalisme consiste à imiter les daguerréotypes qu'on faisait dans les provinces pendant le dernier quart du XIX^e siècle ; le caractère « socialiste », à coup sûr dans la manière de montrer les événements, avec les procédés des photographies guindées c'est-à-dire qu'on ne sait jamais où ils ont lieu. On ne peut s'empêcher d'éprouver un écœurement physique - c'est à la fois comique et effrayant - à la lecture des poèmes et des nouvelles, à la vue des photos de tableaux ou de sculptures dans lesquels des fonctionnaires armés de plumes, de pinceaux ou de burins, sous la surveillance d'autres fonctionnaires armés de Mausers, chantent les louanges de chefs « prestigieux » et « géniaux », qui n'ont en réalité pas la moindre étincelle de génie ou de grandeur. L'art de l'époque stalinienne restera comme l'expression la plus crue de la profonde décadence de la révolution prolétarienne.

Mais cela ne se limite pas aux frontières de l'U.R.S.S. Sous couvert de reconnaissance tardive de la Révolution d'Octobre, l'aile « gauche » de l'intelligentsia occidentale s'est mise à genoux devant la bureaucratie soviétique. Les artistes doués de caractère et de talent sont, en règle générale, marginalisés. Et c'est ainsi qu'avec le plus grand sans-gêne, des ratés, des carriéristes, des gens dépourvus de dons se sont propulsés au premier rang. On a inauguré l'ère des centres et des bureaux de toutes sortes, des secrétaires des deux sexes, des inévitables lettres de Romain Rolland¹, des éditions subventionnées, des banquets et des congrès, où il est difficile de découvrir la ligne de démarcation entre l'art et le G.P.U. Malgré sa vaste extension, ce mouvement de militarisation n'a pas donné naissance à une seule oeuvre qui puisse immortaliser son auteur ou ceux qui, du Kremlin, l'ont inspirée.

Dans le domaine de la peinture, la Révolution d'Octobre a trouvé son meilleur interprète, non en U.R.S.S., mais dans le lointain Mexique, non au milieu des « amis » officiels, mais en la personne d'un « ennemi du peuple » notoire que la IV^e Internationale est fière de compter dans ses rangs. Imprégné de la culture artistique de tous les peuples et de toutes les époques, Diego Rivera a su demeurer mexicain dans les fibres les plus profondes de son génie. Ce qui l'a inspiré dans ses fresques grandioses, ce qui l'a transporté au-dessus de la tradition artistique, au-dessus de l'art contemporain et, d'une certaine façon, au-dessus de lui-même, c'est le souffle puissant de la révolution prolétarienne. Sans Octobre, sa capacité créatrice à comprendre l'épopée du travail, son asservissement et sa révolte n'auraient jamais pu atteindre pareille puissance et pareille profondeur. Voulez-vous voir de vos propres yeux les ressorts secrets de la révolution sociale ? Regardez les fresques de Rivera ! Vous voulez savoir ce que c'est qu'un art révolutionnaire ? Regardez les fresques de Rivera !

Approchez-vous un peu de ces fresques et vous verrez sur certaines d'entre elles des éraflures et des taches faites par des vandales pleins de haine, des catholiques et autres réactionnaires parmi lesquels, évidemment, des staliniens. Ces coups et ces blessures donnent aux fresques une vie plus intense encore. Ce n'est pas seulement un « tableau », l'objet d'une consommation esthétique passive, qui est sous nos yeux, mais un fragment vivant de la lutte sociale. Et en même temps, c'est un sommet de l'art.

Seule la jeunesse historique d'un pays qui n'a pas encore dépassé le stade de la lutte pour l'indépendance nationale a permis au pinceau socialiste révolutionnaire de Rivera de décorer les murs des établissements publics du Mexique².

Aux Etats-Unis, les choses se sont passées plus mal et se sont finalement gâtées. De même que les moines du Moyen Age effaçaient par ignorance les parchemins, les oeuvres de la culture antique, pour les recouvrir ensuite de leur délire scolastique, de même, les héritiers de Rockefeller, par une malveillance délibérée cette fois, ont recouvert les fresques du grand Mexicain de leurs banalités décoratives³. Ce nouveau palimpseste⁴ ne fait qu'immortaliser le sort de l'art humilié dans la société bourgeoise en pleine décomposition.

La situation n'est pas meilleure dans le pays de la Révolution d'Octobre. Bien que cela soit au premier abord incroyable, il n'y a place pour l'art de Diego Rivera ni à Moscou, ni à Leningrad, ni dans un quelconque endroit de l'U.R.S.S. où la bureaucratie se construit des palais et des monuments grandioses. Comment la clique du Kremlin admettrait-elle dans ses palais un artiste qui ne

¹ Romain Rolland (1866-1944), écrivain, romancier et dramaturge, était en Suisse pendant la guerre et y avait écrit son fameux texte *Au-dessus de la mêlée*. Hostile à la révolution russe à l'époque de Lénine et Trotsky, il avait développé les thèmes de la non-violence, mais, depuis quelques années, avait apporté sa caution au régime stalinien, notamment à l'occasion des procès.

² Parmi ces fresques, les « murales » au Mexique, citons celles du Palais National dans la capitale, du Palais des Beaux-Arts, du ministère de l'éducation et de celui de la santé, du Palais Cortés à Cuernavaca, etc.

³ Trotsky vise ici le « grand ancêtre », John D. Rockefeller (1839-1937), le fondateur de la Standard Oil. L'affaire des « fresques » de Rivera avait été un énorme scandale. Le peintre avait été engagé par les Rockefeller pour décorer l'entrée du « centre Rockefeller » dans l'édifice R.C.A. à Radio-City, Detroit, sur le thème de « l'homme à la croisée des chemins, regardant avec espoir et une vision élevée le choix d'un avenir nouveau et meilleur » ; il avait remis un projet détaillé qui avait été accepté et commandé ferme pour 24000 dollars. Il avait commencé ce travail en mars 1933. Le 24 avril de cette année, le journal *World Telegram* publia une dépêche titrée « Rivera peint des scènes d'activités communistes et John D. le paie pour cela ». Au début de mai, Nelson D. Rockefeller (l'un des « héritiers », avec sa soeur Mrs Nelson D. Aldrich) demandait à Rivera de remplacer le visage de Lénine, pourtant compris dans le projet, par un visage anonyme. Rivera refusa, mais, à titre de compromis proposa d'introduire, à côté de Lénine, le visage d'Abraham Lincoln comme autre symbole de dirigeant de combat d'émancipation. La réponse des Rockefeller fut de recouvrir d'abord les peintures, puis, en dépit de promesses réitérées, de les détruire nuitamment, le 9 février 1934. Cette affaire, qui mettait en jeu le problème de la liberté artistique comme celui de la loyauté en affaires, souleva un courant d'indignation dans les milieux artistiques aux Etats-Unis. Diego Rivera a raconté l'affaire, avec Bertram D. Wolfe, dans l'introduction à *Portrait Of America*.

⁴ Un « palimpseste » est un parchemin dont on a effacé le texte pour en écrire un autre.

dessine pas d'icônes à l'effigie du « chef », ni de portrait grandeur nature du cheval de Vorochilov ? La fermeture des portes soviétiques devant Diego Rivera marque d'une flétrissure indélébile la dictature totalitaire.

La dictature totalitaire va-t-elle longtemps encore étouffer, piétiner, rejeter dans l'ombre tout ce dont dépend l'avenir de l'humanité ? Des indices qui ne trompent pas nous disent que non. Le honteux, le lamentable effondrement de la politique couarde et réactionnaire des fronts populaires en Espagne et en France, d'une part, les faux judiciaires produits par Moscou d'autre part, sont le signe qu'approche un grand bouleversement, non seulement dans le domaine politique, mais aussi dans le domaine plus vaste de l'idéologie révolutionnaire. Même les « amis » mal inspirés - non pas, bien sûr, la foule des gens pleins d'esprit et de morale de *New Republic* et de *Nation*¹ commencent à se lasser du joug et du knout. L'art, la culture, la politique, ont besoin de nouvelles perspectives. Faute de quoi, l'humanité ne pourra aller de l'avant. Mais jamais encore les perspectives n'ont été aussi menaçantes et catastrophiques qu'aujourd'hui. C'est pourquoi la panique est actuellement le sentiment dominant de l'intelligentsia désorientée. Ceux qui opposent au joug de Moscou un scepticisme irresponsable ne pèsent pas lourd dans la balance de l'Histoire. Le scepticisme n'est qu'une autre forme de la démoralisation, et il ne vaut pas mieux.

Derrière l'attitude, actuellement à la mode aujourd'hui qui consiste à se détourner à la fois de la bureaucratie stalinienne et de ses adversaires révolutionnaires, se cache, neuf fois sur dix, un triste état de prostration devant les difficultés et les dangers de l'Histoire. Cependant, les subterfuges verbaux et les petites ruses ne seront d'aucun secours à personne. Personne n'obtiendra ni sursis, ni prix de faveur. Devant la menace d'une période de et de révolution, il faut apporter à tous une réponse : aux philosophes, aux poètes, aux artistes, comme aux simples mortels.

Je me suis plongé dans la lecture d'une lettre curieuse parue dans un numéro de *Partisan Review*, écrite par un rédacteur, que je ne connais pas, de la revue de Chicago. Donnant son sentiment à votre publication (par suite, je l'espère, d'un malentendu), il écrit : « *Je ne nourris cependant (?) aucun espoir à l'égard des « trotskystes », ni des autres résidus anémiques qui n'ont pas une base de masse* ». Ces propos hautains en disent plus long sur l'auteur lui-même qu'il ne l'aurait voulu. Ils montrent d'abord que les lois de l'Histoire ne sont pour lui qu'un livre à succès. Aucune idée progressiste n'est partie d'une « base de masse ». C'est au bout du compte qu'une idée rencontre les masses si, bien entendu, elle répond elle-même aux exigences du mouvement de l'Histoire. Tous les grands mouvements ont commencé comme « résidus » de mouvements antérieurs. Le christianisme a d'abord été un « résidu » du judaïsme. Le protestantisme un « résidu » du catholicisme abâtardi. Le groupe Marx-Engels s'est constitué comme « résidu » de la gauche hégélienne. L'Internationale Communiste s'est formée pendant la guerre à partir des « résidus » de la social-démocratie internationale.

Si ces précurseurs se sont révélés aptes à se constituer une base de masse, c'est seulement parce qu'ils n'ont pas eu peur d'être isolés. Ils savaient par avance que la qualité de leurs idées se changerait en quantité. Ces « résidus » n'ont pas souffert d'anémie ; au contraire, ils se sont assimilés la quintessence des grands mouvements historiques du passé.

Autrement, ainsi que je l'ai dit, le mouvement progressiste de l'art n'aurait pas accompli grand-chose. Lorsque le mouvement artistique dominant a épuisé ses ressources créatrices, il s'en dégage des « résidus » créateurs, capables de regarder le monde d'un oeil neuf. Plus les initiateurs sont audacieux dans leur pensée et dans leurs procédés, plus leur opposition aux autorités établies, qui s'appuient sur le conservatisme de la « base de masse », est radicale, et plus les routiniers, les sceptiques, et les snobs sont enclins à voir dans les novateurs des toqués impuissants ou des « résidus anémiques ». Mais finalement, les routiniers, les sceptiques et les snobs se déshonorent - la vie leur passe sur le corps.

La bureaucratie thermidorienne, à laquelle on ne peut dénier une intuition quasi animale du danger et un puissant instinct de conservation, n'est sûrement pas susceptible de considérer ses adversaires révolutionnaires avec la morgue hautaine qui va souvent de pair avec la légèreté et l'inconsistance. Dans les procès de Moscou, Staline, qui n'est pas un adepte des jeux de hasard, joue, avec la carte de la lutte contre le « trotskysme », le destin de l'oligarchie du Kremlin et son destin personnel. Comment expliquer ce fait ? La campagne internationale forcenée contre le « trotskysme », à laquelle on chercherait en vain, dans l'Histoire, un parallèle, serait totalement inexplicable si les « résidus » n'avaient acquis une puissante force vitale. Les jours à venir dessilleront les yeux de ceux qui ne voient pas encore cela aujourd'hui.

Et en quelque sorte, pour conclure son autoportrait par un trait brillant, le correspondant de Chicago de *Partisan Review* promet - quelle vaillance ! - qu'il ira avec vous dans un futur camp de concentration fasciste ou « communiste ». Ce n'est pas mal comme programme ! Trembler à l'idée du camp de concentration n'est évidemment pas bon. Mais est-ce bien mieux de se destiner par avance, à soi-même et à ses idées, un refuge si peu accueillant ? Avec l'amoralisme propre aux bolcheviks, nous sommes prêts à reconnaître que les gentlemen anémiques qui capitulent avant le combat et sans combat, ne méritent effectivement rien d'autre que le camp de concentration.

Il en irait tout autrement si le correspondant de *Partisan Review* avait dit tout simplement : en matière de littérature et d'art, nous ne voulons ni de la tutelle des « trotskystes », ni de celle des staliniens. Cette revendication est, dans son essence, parfaitement juste. On peut simplement objecter que l'adresser à ceux qu'il appelle « trotskystes », ce serait enfoncer des portes ouvertes. Le fondement idéologique de la lutte entre la IV^e Internationale et la III^e consiste en une profonde contradiction dans la conception, non seulement des tâches du parti, mais de toute la vie en général, matérielle et morale, de l'humanité. La crise actuelle de la culture est avant tout la crise de la direction révolutionnaire. Le stalinisme est, dans cette crise, la principale force réactionnaire. Sans un nouveau drapeau et un nouveau programme, il est impossible de créer une base de masse révolutionnaire ; il est donc impossible de sortir la société de l'impasse. Mais un parti authentiquement révolutionnaire ne peut ni ne veut se donner pour tâche de « diriger », et encore moins de placer sous ses ordres, l'art, ni avant ni après la prise du pouvoir. Une pareille prétention ne peut surgir que dans le crâne de la bureaucratie ignare et impudente, ivre de son pouvoir absolu, et qui est devenue l'antithèse de la révolution prolétarienne. L'art, comme la science, non seulement n'a pas besoin d'ordres, mais il ne peut, par sa nature même, les supporter. La création artistique a ses lois, même lorsqu'elle est consciemment au service du mouvement social. La création intellectuelle est incompatible avec le mensonge, la falsification et avec l'opportunisme. L'art peut être un grand allié de la révolution, pour autant qu'il reste fidèle à lui-même. Les poètes, les artistes, les sculpteurs, les musiciens, trouveront eux-mêmes

¹ *Nation* et *New Republic*, deux hebdomadaires « libéraux » américains, dont l'attitude avait été assez douteuse au moment des procès de Moscou et de la contre-enquête, étaient les cibles favorites de Trotsky quand il abordait la question de la presse.

leurs voies et leurs méthodes, si les mouvements libérateurs des classes et des peuples opprimés dispersent les nuages du scepticisme et du pessimisme qui assombrissent en ce moment l'horizon de l'humanité. La première condition d'une telle renaissance, c'est le renversement de la tutelle étouffante de la bureaucratie du Kremlin.

Je souhaite à votre revue de prendre place dans l'armée victorieuse du socialisme et non dans un camp de concentration.

Non, ce n'est pas pareil !

(18 juin 1938)

Article (T4368) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

*Workers Age*¹ du 11 juin publie un article qui défend les nombreuses années de soumission à la bureaucratie thermidorienne de Lovestone² et compagnie.

Dans mon étude sur la morale³, j'ai souligné l'attitude criminelle de Brandler⁴ et Lovestone sur les procès de Moscou. La réponse de Lovestone est la suivante : « *Oui, nous nous sommes trompés, mais Trotsky aussi sur le procès des mencheviks en 1931*⁵. *Quelle est la différence ?* »

Nous allons brièvement expliquer la différence à ces messieurs. Les mencheviks sont un parti petit-bourgeois conservateur, lié à l'impérialisme. Pendant la révolution d'Octobre, ils étaient alliés à la bourgeoisie contre le prolétariat. Pendant la guerre civile, la droite des mencheviks (Maisky, Troianovsky⁶ et bien d'autres) se sont rangés du côté des impérialistes, certains les armes à la main.

Les émigrés mencheviques de Paris considèrent que Léon Blum, l'employé des trusts et le bourreau des peuples coloniaux, est leur ami et chef. Dans ces circonstances, des formes différentes d'un bloc entre les mencheviks russes, surtout leurs représentants individuels, ou leurs groupes, et les impérialistes, sont parfaitement possibles, tant aujourd'hui qu'à l'avenir, comme elles le furent par le passé.

Les accusés du procès des mencheviks en 1931 étaient soit peu connus, soit totalement inconnus, des gens, en tout cas, dont le passé politique n'offrait aucune garantie, et dont les idées politiques à l'époque du procès étaient totalement inconnues⁷.

Si, en fonction des circonstances que je viens d'indiquer, j'ai admis la possibilité que ces mencheviks ou d'autres, ou d'anciens mencheviks, étaient réellement engagés dans des intrigues ou des combines impérialistes, je n'ai cependant pas le moins du monde pris la défense de la bureaucratie ni de la justice stalinienne. Au contraire, j'ai continué ma lutte irréconciliable contre l'oligarchie de Moscou.

Mais l'affaire était - avec la permission de M. Lovestone - quelque peu différente avec les procès contre les « trotskystes ». Par tout son passé, ce groupe avait montré qu'il était peu enclin à l'amitié avec la bourgeoisie et l'impérialisme. Les écrits des « trotskystes » ont été et sont encore accessibles. Zinoviev et Kamenev étaient des figures de dimension internationale. Je crois d'ailleurs que Lovestone les connaissait personnellement assez bien. L'accusation contre eux était politiquement et psychologiquement absurde. Les procès contre les « trotskystes » ont eu lieu cinq ans après celui des mencheviks. Pendant ces cinq années, la bureaucratie thermidorienne avec ses méthodes de faux et d'amalgame.

L'ignorer, ne pas le voir, n'était possible que pour qui ne voulait ni le savoir ni le voir. C'est précisément à cette catégorie qu'appartiennent Brandler, Lovestone et leurs amis. Ils n'ont pas cru un seul instant que Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Smirnov, Radek, Piatakov⁸ et les autres étaient des terroristes contre-révolutionnaires, des alliés des fascistes, etc. Lovestone et compagnie ne sont bons à rien en tant que marxistes, mais personne ne les prend pour des imbéciles. Ils *savaient très bien qu'on était en présence d'une imposture gigantesque*. Mais, comme, dans leur politique petite-bourgeoise, couarde et conservatrice, ils avaient solidement lié leur réputation à celle de la bureaucratie thermidorienne, ils ont tenté de la suivre jusqu'au bout, dans l'espoir que Staline arriverait à violer l'opinion publique. Au fond de leur cœur, ils espéraient qu'à cause de ce service, le Kremlin finirait par les « reconnaître » et les rappellerait à leurs « fonctions ». Ce n'est que lorsqu'ils se sont aperçus que le super-imposteur de Moscou avait ignominieusement échoué qu'ils ont battu en retraite et reconnu à mi-voix leur « légère » erreur.

¹ *Workers Age* était l'organe de l'Independent Labor League, alors dirigée par Jay Lovestone,

² Né Jakob Liebshtein, Jay Lovestone (né en 1898) avait été un des pionniers en même temps qu'un des plus jeunes dirigeants du P.C. américain avant d'en être exclu en 1929. Il avait dirigé alors le groupe américain qui se réclamait de l'Opposition de droite (I.V.K.O.) dite « brandlérienne ».

³ « *Leur Morale et la Nôtre* ».

⁴ Heinrich Brandler (1881-1967), dirigeant du K.P.D. de 1921 à 1923, avait dirigé ensuite l'Opposition (K.P.-O) de droite. Il avait affirmé l'authenticité des aveux des accusés du premier procès.

⁵ En mars 1931 s'était déroulé à Moscou un procès d'un prétendu « centre menchevique » : les accusés avouaient leurs « crimes ». Trotsky avait cru aux aveux et à la culpabilité des accusés et avait reconnu son erreur en 1936, sur les instances de Sedov.

⁶ Maisky était ambassadeur à Londres et Troianovsky à Washington. Ivan M. Liakhovetsky dit *Maisky* (1884-1975) avait été ministre d'un gouvernement blanc et, pour cela, exclu par les mencheviks. Aleksandr A. Troianovsky (1882-1955) avait renié les bolcheviks bien avant la guerre et appartenait aussi jusqu'en 1920 à la droite menchevique.

⁷ Trotsky connaissait au moins l'un des accusés, l'historien Soukhanov, mais, comme il l'indique, certainement pas « ses idées de l'époque ».

⁸ Trotsky énumère ici quelques-uns des accusés des deux premiers procès de Moscou. Sur Radek et Piatakov, accusés du second, cf. plus haut. Zinoviev, Kamenev et Smirnov avaient tous trois été exécutés à l'issue du premier, en août 1936. Grigori E. Radomysky, dit *Zinoviev* (1883-1936), avait été proche collaborateur de Lénine en émigration, président du Soviet de Pétrograd, membre du B.P., président de l'I.C. Lev B. Rosenfeld dit *Kamenev* (1883-1936), beau-frère de Trotsky, avait été responsable de la fraction bolchevique à la Douma avant 1914, membre du C.C., du B.P. et associé politique de Zinoviev. L'ouvrier mécanicien Ivan N. Smirnov (1881-1936), surnommé par Lénine « la conscience du parti » et par le parti « le Lénine de Sibérie », avait été membre de l'Opposition de gauche depuis 1923 -, il avait capitulé en 1929 mais était revenu vers l'Opposition de gauche en 1932 et avait impulsé la même année la constitution du « bloc des oppositions ».

En France, à la fin du siècle dernier, un officier juif, Dreyfus¹, a été accusé d'espionnage. Dreyfus était un inconnu. On pouvait être démocrate, socialiste, adversaire de l'antisémitisme, etc. profondément sincère et admettre encore la possibilité que Dreyfus ait réellement pu être un espion : ce sont des choses qui arrivent avec les officiers. Mais c'est tout à fait autre chose que de défendre l'état-major général français et toutes sortes de canailles réactionnaires et de participer à la campagne de presse anti-sémite.

Entre ces deux erreurs, Messieurs du *Workers Age*, il y a une différence ! L'une était un épisode, l'autre découle organiquement d'une politique complètement pourrie.

Je n'écris pas cela pour Lovestone et sa clique. Le cas de ces gens est désespéré. Pendant quinze ans, ils n'ont été que l'ombre des divers groupes à l'intérieur de la bureaucratie soviétique. Lovestone a été zinoviéviste avec Zinoviev, boukharinien avec Boukharine², stalinien avec Staline. Pendant quinze ans, il a répété toutes les calomnies et tous les faux contre les prétendus «trotskystes ». La fraternisation qu'il a affichée en 1936 avec Iagoda³ et Vychinsky était un maillon naturel dans cette chaîne honteuse. Lovestone n'est pas rééduquable. Mais, dans les rangs de ceux que l'on appelle les lovestonistes, il se trouve incontestablement des gens parfaitement sincères qui ont été systématiquement trompés. C'est pour eux que j'écris ces lignes.

¹ Il s'agit évidemment du capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935) et de son «affaire », qui divisa l'opinion française; Trotsky donne ces explications parce qu'il écrit pour le journal américain *Socialist Appeal*.

² Nikolai I. *Boukharine* (1888-1938) que Lénine appelait « l'enfant chéri du parti », ancien membre du C.C. et du B.P., ancien président de l'I.C., etc., avait été exécuté au lendemain du troisième procès de Moscou.

³ En soutenant, en 1936, la thèse de l'authenticité et de la véracité des aveux des accusés, Brandler et Lovestone avaient effectivement cautionné les metteurs en scène. Henrikh G. *Iagoda* (1891-1938), vice-président du G.P.U. en 1924, était devenu en 1934 commissaire à l'intérieur (N.K.V.D.) et avait mis en scène le premier procès, à l'issue duquel, accusé par Staline d'avoir « quatre ans de retard », il avait été remplacé par Ejov. Il avait été exécuté en même temps que Boukharine.

Garde & secrétariat

(18 juin 1938)

Lettre à J. Frankel (8171), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Ami,

1. Gottschalk a écrit un article pour la revue de l'Université de Chicago sur mon *Histoire de la révolution russe* d'une manière hostile extrêmement partisane. Il m'a envoyé son article en me demandant une réponse. Je n'ai pas répondu à cette lettre parce que j'ai pensé que c'était une provocation stalinienne ou fasciste. Dans ce cas, que signifie son intérêt pour mes archives ? Je n'ai pas la moindre confiance dans cette initiative¹.
2. Moustakis peut rester ici environ trois mois. Je ne sais si tout ce temps sera nécessaire car les camarades germano-autrichiens à Paris comme en France sont dans une très mauvaise situation². Tous souhaitent venir au Mexique. Il serait absurde dans ces conditions d'enlever un camarade américain à son travail de parti et de priver un exilé allemand de maison et de pain. En tout cas, dans les deux prochains mois, il ne peut pas être question qu'un nouveau camarade américain vienne ici pour la *garde*. Le service que les camarades américains peuvent me rendre dans cette affaire, c'est de faciliter la venue aussi rapide que possible d'Otto et de Gertrude. L'autre service est d'écrire une lettre officielle à Moustakis l'invitant officiellement à rester ici au moins les deux prochains mois. Il est très consciencieux et personnellement agréable. Il est aussi un bon chauffeur.
3. La question très importante, la plus importante de toutes, est de trouver une dactylo russe permanente. Si la jeune fille tchèque est une *bonne dactylo*, je suis prêt à l'accepter immédiatement. Les appréhensions politiques ne sont pas très sérieuses dans son cas³. Une fille de dix-huit ans ne peut pas se livrer à des conspirations dans notre maison : nous sommes plus forts. Dans deux ou trois mois, elle serait complètement assimilée. Je demande à tous les amis de concentrer leur attention sur *cette* question et pas sur celle de la garde. Avec Hank, qui est excellent, avec Moustakis et Otto, nous sommes absolument en sécurité pour la prochaine période.
4. Ce qui est nécessaire, c'est un remplacement pour Joe [Hansen⁴] en septembre. Demby propose Stiler. Je ne le connais pas. Il m'est recommandé par des gens qui le connaissent comme un bon camarade doué, mais ce dont nous avons besoin c'est d'un bon sténographe et d'un « bureaucrate » compétent. Pour cette fonction, je préférerais personnellement une femme, pas un homme, parce que toute mon expérience sur une longue période montre que ce travail est incomparablement mieux fait par des femmes. Mais cette question n'est pas si urgente, ni même si importante : mon travail anglais sera très réduit dans la prochaine période. Un secrétaire anglais pourrait être d'une grande valeur dans la prochaine période dans un seul cas - s'il pouvait traduire directement du russe en anglais parce que Sara et Van sont maintenant trop occupés pour des traductions en anglais et je préfère envoyer directement à New York les manuscrits russes.

¹ Sur le professeur d'histoire de Chicago Louis Gottschalk et son article, voir plus haut. Frankel venait d'écrire à Trotsky que Gottschalk était intéressé par l'éventuel achat des archives par son université.

² Il semble d'après la correspondance de Coyoacán qu'il ne se soit pas agi de « germano-autrichiens » de Paris, mais surtout de germanophones des Sudètes de Tchécoslovaquie.

³ Les camarades tchécoslovaques de Trotsky soupçonnaient la candidate secrétaire de Brno d'être un agent du G.P.U. : c'est ce qu'il appelle des « appréhensions » et qu'il entreprend de « balayer ».

⁴ Joseph Hansen (1910-1979), né dans une famille de Mormons, avait été recruté à la C.L.A. en 1934 à l'université de Salt Lake City. Il avait travaillé ensuite à San Francisco au journal du syndicat des marins et, en septembre 1937, était venu à Mexico comme secrétaire et garde.

Compter sur le facteur temps

(18 juin 1938)

Lettre à A. Rosmer (9897), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Ami,

J'ai reçu votre lettre relatant le résultat de la dernière entrevue¹. Je suis complètement sûr que, si vous n'avez pas réussi, personne d'autre n'aurait pu réussir à votre place. La meilleure chose, c'est d'abandonner totalement l'affaire, en laissant le facteur temps faire son oeuvre pacificatrice². Je regrette beaucoup les ennuis que cette affaire vous a causés, à vous et aux autres amis.

Je n'ai pas reçu la lettre annoncée de Gérard. Je voudrais bien avoir des précisions pour pouvoir m'adresser directement au juge d'instruction.

Nous sommes extrêmement pressés, ce qui exprime (sic) la brièveté de cette lettre.

¹ Il s'agit probablement de l'entrevue du 3 juin avec Henri Molinier et Jeanne que Rosmer raconte dans sa lettre du 4 juin et qu'il a trouvé « tout à fait décevante et même décourageante ». En fait l'affaire devenait très inquiétante puisque Jeanne Molinier avait déclaré qu'elle serait seule à disposer des papiers laissés par Léon en vertu du testament de ce dernier. Rosmer pensait qu'Henri Molinier, en dépit de paroles conciliantes, la poussait dans ce sens. Gérard Rosenthal, Lola Estrine et Alexis Bardin avaient également assisté à cette réunion.

² On remarquera la modération de Trotsky sur une question qui allait pourtant très vite s'envenimer.

L'extradition des terroristes

(19 juin 1938)

Lettre à L. Kogan (8701) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Kogan,

Nous n'avons aucun numéro du journal *Krasnaia Nov'*¹. Votre référence à l'article de Brajnine exigeant l'extradition des terroristes m'a beaucoup intéressé. Il serait bien de regrouper tous les documents qui se rapportent à cette question : l'initiative de la création d'un tribunal dépendant de la Société des Nations, l'intervention de Litvinov², les articles de la presse soviétique, etc. Vous pourriez peut-être écrire un article sur ce thème dans *New International*; ces documents me seraient très utiles pour mon livre.

Du Bolchevik, nous ne possédons que les numéros suivants n° 24 de 1934, N° 4, 5, 6, 7, 8 et 18 de 1935.

¹ *Krasnaia Nov'* était une revue littéraire de qualité longtemps animée par le « trotskyste » Voronsky.

² Maksim M. Wallach dit *Litvinov* (1871-1959), vieux bolchevik, longtemps émigré à Londres, avait en qualité de commissaire aux affaires étrangères, représenté l'U.R.S.S. à la S.D.N. à Genève et réclamé des accords internationaux contre le terrorisme en 1934 au lendemain de l'attentat de Marseille contre le roi Alexandre de Yougoslavie.

L'article « Art et révolution »

(21 juin 1938)

Lettre à P. Rahv (9769), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher M. Rahv¹,

Il y a quatre jours, nous vous avons envoyé le texte russe d'un article « Art et Révolution », écrit spécialement pour *Partisan Review*. Tous, nous avons été trop occupés pour avoir la possibilité de vous assurer une traduction anglaise. J'espère que vous pouvez vous débrouiller pour en avoir une bonne à New York. Demain matin, nous vous enverrons par avion une traduction française pour faciliter votre vérification du texte anglais.

Breton² est très anxieux de réserver cet article en exclusivité pour sa publication française *Minotaure*, pour un numéro spécial consacré à la peinture de Diego Rivera d'un côté et la peinture soviétique officielle de l'autre. Je ne pouvais évidemment pas lui donner l'article que je vous avais déjà envoyé et il n'a pas insisté après que je lui aie expliqué la situation. Mais si vous voulez vous-même lui céder l'article ou si vous ne trouvez pas qu'il convienne pour votre revue, je vous prie de prendre contact avec moi tout de suite car Breton quitte le Mexique à la fin du mois.

¹ Philip *Rahv* (1908-1973), né en Ukraine russe, était arrivé aux Etats-Unis en 1922, avait rejoint le P.C. en 1932 et participé en 1934 à l'animation des Clubs John Reed, co-fondant *Partisan Review*. Il avait été exclu du P.C. après sa protestation contre le premier procès de Moscou et avait décidé de ressusciter *Partisan Review* comme revue indépendante.

² André *Breton* (1896-1966) était venu au Mexique en mission culturelle et avait rencontré Trotsky avec qui il avait eu de longues discussions.

la démission de Vereeken

(22 juin 1938)

Lettre au P.S.R. (T4369), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Chers Camarades,

Je viens à l'instant de recevoir la nouvelle de la démission du parti du camarade Vereeken¹. C'est une tout à fait mauvaise nouvelle pour notre mouvement, car Vereeken a des qualités peu communes de dévouement et d'énergie. Mais c'est une chose particulièrement tragique pour Vereeken lui-même, car notre mouvement, qui est profondément révolutionnaire et non moins profondément réaliste, était le seul qui pouvait le sauver de ses traits négatifs, son sectarisme, son manque de solidarité et une susceptibilité tout à fait exceptionnelle. Vereeken se trompe lourdement s'il pense pouvoir « servir sa classe » hors du mouvement². Pour ma part, je puis seulement espérer que, tôt ou tard, il trouvera à nouveau la voie de la IV^e Internationale, car c'est le seul et unique chemin, pour servir le prolétariat à notre époque.

Les raisons que Vereeken donne pour sa décision sont tout à fait inacceptables et ne font que révéler l'état de frénésie permanente qui est devenu si caractéristique de Vereeken. Il accuse T[rotsky], le S.I. et « ceux qui les soutiennent inconditionnellement » (?) de vouloir le « liquider » à tout prix. Quelles pourraient être les raisons d'un projet aussi inexplicable et abominable? Nous ne sommes pas riches en camarades totalement dévoués à notre mouvement. Au contraire, je pense que tous les dirigeants de notre mouvement ont fait et sont prêts à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour garder Vereeken dans nos rangs. Tout, sauf de lui céder sur les principes même de la IV^e Internationale. Il serait facile de démontrer que, bien loin d'avoir été attaqué et persécuté par les autres, c'est Vereeken lui-même qui a attaqué le S.I. et les directions de presque toutes les sections sauf celles qui piétinaient les principes du marxisme, qui a fait une dérision de notre discipline internationale et a fraternisé avec nos pires ennemis. Les documents qui servent de prétexte immédiat à la démission de Vereeken ne sont que des actes d'auto-défense contre les attaques absolument injustifiées venant de Vereeken. Par le moyen de ces attaques, il cherchait à dissimuler ses propres erreurs passées. Cet état de frénésie n'est pas un mal individuel, mais caractérise plutôt un état d'esprit politique particulier. Voici ce qu'en dit le *Programme de Transition* :

« Comme les sectaires, de même que les confusionnistes et faiseurs de miracles de toutes sortes, reçoivent à chaque instant des chiquenaudes de la part de la réalité, ils vivent dans un état d'irritation continuelle, se plaignant sans cesse du « régime » et des « méthodes », et s'adonnent aux petites intrigues. »

Il y a quelques jours, j'ai reçu du camarade V[ereeken] une déclaration sur les élections municipales. Ses arguments m'ont paru faux du début à la fin. Vous savez que j'ai considéré et que je considère encore le soutien de notre parti à van Zeeland³ comme une erreur extrêmement sérieuse et dangereuse. Quand V[ereeken] le réaffirme, il a raison. Mais cette erreur ne justifie pas l'abstentionnisme. Si le parti, du fait des tendances sectaires de sa direction, est affaibli au point de ne pouvoir participer aux élections, il doit le dire ouvertement et non dissimuler sa faiblesse par des arguments artificiels et scolastiques.

« Les notes sur le mouvement ouvrier (pour La Lutte) diminuent semaine après semaine. » Je l'ai lu dans votre compte-rendu du 8 juin 1938. Ce simple fait résume toute une ligne politique, c'est-à-dire sa faiblesse. Quand le parti tourne le dos aux ouvriers, les ouvriers le paient en nature. Il faut à tout prix s'enraciner dans les syndicats. Vous devez vous enraciner dans la jeunesse. A mon avis, l'orientation de votre congrès devrait être : assez de phrases creuses, assez de répétition de formules abstraites à notre propre usage ! Vers les masses, encore vers les masses, toujours vers les masses !

Nous avons pu observer en France en 1936 un mouvement d'une puissance et d'une vigueur incomparables. Nous avons dit : c'est là une situation pré-révolutionnaire au sens le plus concret et le plus immédiat du terme. Peut-on douter une minute que, si ce mouvement avait trouvé une direction qui eût exprimé ses aspirations, si peu que ce soit, la révolution prolétarienne serait aujourd'hui en France un fait accompli ? Mais toutes les organisations officielles ont réuni leurs efforts pour tromper, briser, égarer, saboter et paralyser le mouvement révolutionnaire. Ont-elles réussi ? Oui, au moins dans une certaine mesure, car elles ont affaibli les chances de la révolution prolétarienne au profit du fascisme. Nous avons eu une nouvelle démonstration de la puissance des trois Internationales - la II^e, la III^e et celle d'Amsterdam⁴ - puissance qui a sa source la plus profonde dans la bureaucratie de Moscou et la trahison ouverte et perfide du Comintern. Dans ces conditions, vouloir rester au dehors de la classe ouvrière, attendre qu'elle tourne effectivement ses regards vers nous, c'est un programme qui n'est bon que pour les plus stériles des sectaires, ceux qui, comme l'a dit Engels, ne sont révolutionnaires que dans leur propre imagination.

Je pense, chers camarades, que le projet de programme présenté par le S.I. répond bien dans son orientation générale aux besoins de notre parti belge. La question est seulement de ne pas se contenter d'une *acceptation* abstraite de ce programme, mais de passer immédiatement à son *application*. La condition préalable est d'en avoir fini sans ménagements avec tous les vestiges du sectarisme. Dans cette situation, la démission de Vereeken ne peut que revêtir un caractère symbolique.

¹ C'était le 8 juin que Vereeken avait remis sa démission en invoquant notamment la lettre du 24 mai qu'il considérait comme un « ultimatum ».

² La déclaration de Vereeken telle qu'elle était rapportée dans le procès-verbal contenait notamment le passage suivant : « Pour remettre sur ses pieds tout ce que Léon Trotsky et Klement ont mis sur sa tête, cela équivaut à une dépense d'énergie que Vereeken ne veut plus dépenser. Il se « liquide » donc dans le parti pour ne pas être liquidé en tant que militant révolutionnaire. Il veut, malgré tout, pouvoir servir sa classe. »

³ Paul van Zeeland (1893-1937), social-chrétien était premier ministre d'un gouvernement d'union nationale lorsqu'il décida, au début de 1937, de s'opposer, dans une élection partielle à Bruxelles à la candidature du chef « rexiste » (fascisme belge) Léon Degrelle. Le 10 mars, le P.O.B. et le P.C. avaient annoncé qu'ils n'opposeraient aucun candidat et soutiendraient le premier ministre. La conférence nationale du P.S.R., le 21 mars, avait décidé de ne pas présenter non plus de candidat, en invoquant le manque d'argent et en manifestant sa crainte d'être accusé de « division ».

⁴ Il s'agit de la Fédération syndicale internationale.

Camarades, le temps est plus précieux que jamais. Ne le gaspillez pas. Prenez courageusement un tournant. Que les hésitants, les faibles, les dilettantes s'en aillent ! Enracinez-vous dans les syndicats, enracinez-vous dans la jeunesse, faites de votre journal l'instrument et l'expression de votre travail dans les masses. Si vous réussissez à opérer ce tournant, votre congrès marquera une étape cruciale dans le développement de votre parti.

Mes salutations révolutionnaires les meilleures accompagnent votre travail.

La question Chen Duxiu

(25 juin 1938)

Lettre à F. Glass (8253), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Glass¹,

Merci pour votre intéressante information de Chine. Je suis absolument incapable d'élaborer quelque chose comme un programme spécial pour les camarades chinois. Non seulement parce que je dois maintenant écrire mon livre, mais parce que c'est extrêmement difficile de donner des conseils pratiques sans information concrète. Vos critiques et suggestions me semblent justes et il me serait maintenant très difficile sans des études sérieuses d'y ajouter quoi que ce soit d'essentiel.

La question qui m'intéresse beaucoup est la sécurité personnelle de Chen Duxiu². C'est une question politique importante. Je n'ai pas le moindre doute que les staliniens vont l'assassiner pendant la guerre. Je ne crois pas non plus qu'il serait raisonnable pour lui d'aller vers la britannique Hong Kong : il apparaîtrait alors comme un émigré politique et nous ne connaissons pas l'attitude qu'aura le gouvernement britannique. Il devrait aller aux Etats-Unis avec, si possible, le consentement du gouvernement chinois. L'attitude de Washington dépend dans une large mesure de l'opinion publique, l'opinion publique des travailleurs.

Chen Duxiu pourrait développer aux Etats-Unis une propagande très efficace en faveur de la Chine et contre l'impérialisme japonais. En tant qu'authentique Chinois, vieux révolutionnaire et homme politique indépendant, il aurait mille fois plus d'influence sur les travailleurs américains que les agents de Moscou. Tchiang Kai-cheh³ peut très bien le comprendre. Un compromis pratique avec le gouvernement sur cette base serait absolument acceptable dans la situation actuelle (naturellement pas un compromis sur les trois principes de Sun Yat-sen⁴).

Il faut à tout prix lui faire parvenir cette proposition et même avec un extrait de ma lettre qu'il puisse montrer officiellement aux autorités. Il doit partir. C'est très important du point de vue de toute la situation internationale, plus important qu'il ne semble au premier coup d'œil.

Je peux parfaitement comprendre que Chen Duxiu demeure très prudent envers notre section. Il est trop connu dans le pays et chacun de ses pas est contrôlé par les autorités. Il est certain qu'il y a des agents provocateurs, particulièrement des staliniens, c'est-à-dire des agents du G.P.U., dans les rangs de notre section chinoise. Dans ces conditions, Chen Duxiu pourrait être facilement impliqué dans quelque infâme imposture, fatale pour lui et très préjudiciable pour la IV^e Internationale. La situation est très difficile pour lui, sinon déjà intolérable. Il faut à tout prix qu'il s'en aille. C'est ma plus profonde conviction.

En ce qui concerne Nel-Sih⁵, je ne lui répondrai pas. On ne peut pas lui faire confiance, la situation est trop grave, et je ne suis pas sûr qu'il ne joue pas un double jeu.

¹ C. Frank Glass (né en 1901) avait milité au P.C. en tant que chômeur, puis permanent en Afrique du Sud et était allé en Chine où il était devenu journaliste au début des années 30.

² Chen Duxiu (1879-1942), célèbre professeur de littérature, avait animé déjà pendant la guerre des revues qui amorçaient un réveil et une radicalisation en Chine. Gagné au marxisme, il avait fondé le P.C. chinois dont il avait été le premier secrétaire général. Rendu responsable de la défaite, il fut le « bouc émissaire » en 1927, organisa une opposition puis rejoignit l'Opposition de gauche, dont les divers groupes fusionnèrent sous sa direction en mai 1931. Il avait été arrêté en août 1932 et venait d'être libéré avec d'autres prisonniers politiques.

³ Tchiang Kai-cheh (1887-1975) (translittération actuelle : Jiang Jieshi) général du gouvernement nationaliste du Sud, avait pris le pouvoir en 1927, en noyant dans le sang le prolétariat chinois. Il gouvernait en dictateur la Chine agressée par le Japon.

⁴ Sun Yat-sen (1866-1925) (translittération actuelle : Sun Zhongshan) était le père du nationalisme chinois et de son parti, le Guomindang. Ses « trois principes » étaient le nationalisme, la démocratie et le bien-être du peuple.

⁵ Nel Sih était l'un des pseudonymes de Liu Renjing (né en 1899) un des premiers marxistes chinois qui avait vécu à Moscou et y avait rejoint l'Opposition de gauche. Il avait visité Trotsky à Prinkipo et combattu avec acharnement Chen Duxiu qu'il considérait comme « opportuniste ». Arrêté en 1935, il avait capitulé devant le Guomindang, mais on ne le savait pas encore...

Il faut tourner

(25 juin 1938)

Lettre à W. Dauge (7668), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade Dauge,

A peine a-t-on lu la nouvelle de votre rétablissement¹ qu'on trouve de nouveau dans les procès-verbaux la nouvelle d'une prochaine opération, de l'appendicite. Vraiment, c'est désolant. Nos camarades subissent des coups de tous les côtés, même dans leurs propres intestins. J'espère bien que l'opération est déjà accomplie² avec succès et que vous êtes en voie de rétablissement.

Je joins la copie d'une lettre écrite pour votre prochain congrès. Je serais bien heureux d'avoir quelques mots de vous avec votre appréciation de la situation générale. Je persiste à croire qu'il y avait deux facteurs qui paralysaient le parti : la fausse politique syndicale dans le Borinage et la fausse politique générale de Vereeken. Un tournant décisif, radical, je pourrais dire héroïque, est nécessaire. C'est la tâche du congrès.

Le sort de Vereeken montre qu'on ne peut pas jouer impunément avec les principes. Vereeken faisait de l'escrime, ne prenait lui-même qu'à moitié au sérieux ses critiques et ses extravagances. Mais ces jeux de cache-cache avec les idées ont leur propre logique. Ses partisans prenaient tout cela au sérieux et arrivèrent ainsi à la conclusion que notre politique était « centriste ». C'est par ce procédé que Vereeken a réussi à s'isoler de tous côtés. Se trouvant dans un cul-de-sac, il a fait un geste de désespoir. Une grande leçon !

Mes meilleurs souhaits pour votre santé.

¹ Dauge souffrait d'une maladie d'estomac.

² Vereeken avait démissionné le 8 juin.

La recherche sur Staline

(26 juin 1938)

Lettre à L. Estrine (7716), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Cher Camarade¹,

Nous avons reçu les documents et le *Biulleten*. Merci beaucoup pour tout. Peut-être ne valait-il pas la peine de publier mon article « Le 20^e anniversaire² », rédigé pour la presse américaine : il n'offre rien de neuf aux lecteurs du *Biulleten*. Mais ce n'est pas très important. Il est honteux de la part de Krivitsky et des autres de ne pas donner d'informations pour le *Biulleten* et de les réserver aux mencheviks³. Ces gens qui hier se disaient bolcheviks ! Ils n'étaient en vérité que de petits fonctionnaires bourgeois au service de Staline, rien de plus.

Les extraits du livre d'Iremachvili⁴ me conviennent parfaitement. Je pense que l'on peut accorder foi à ses mémoires pour l'essentiel. Souvarine l'entourait de méfiance. N'est-ce pas simplement parce que Souvarine ne connaît pas l'allemand ? Iremachvili a raconté cinq ans plus tôt ce que les biographes officiels ont affirmé ensuite, ouvertement, ou de façon détournée, le plus souvent par d'éloquents silences. Que savez-vous d'Iremachvili ?

Pourquoi estimez-vous que l'on doive s'en méfier ? Pour la seule raison que cet ancien menchevik est devenu national-socialiste⁵ ? Indiquez-moi, s'il vous plaît, tout ce que vous savez à son sujet.

Je suis très reconnaissant à Nikolaievsky⁶ d'être prêt à m'accorder sa collaboration cette fois encore. Pour ma part, je serais très heureux de lui être utile en quoi que ce soit. Peut-être a-t-il besoin de livres ou de revues américaines ? Je ferai volontiers tout ce que je pourrai.

Les bruits qui circulent indiquant que je n'aurais pas élevé de protestations à propos des accusations contre Dan⁷ sont simplement ridicules. Je n'ai pas élevé de protestations à propos des accusations contre Rosmer, Eastman, Souvarine⁸ et bien d'autres. Le travail que nous avons mené à travers la commission de New York revêt un caractère général et non personnel, il s'étend à tous ceux qui ont été calomniés. En ce qui concerne Dan, personnellement, seuls des idiots peuvent croire qu'il est lié à la Gestapo (ou je ne me souviens à quoi).

La rédaction du *Biulleten* de New York a envoyé une sorte de mandat moral⁹. Je m'y associe pleinement. Je pense que deux et même trois camarades peuvent faire partie de la délégation en fonction de la situation et des conditions que la « direction » définira.

En ce qui concerne la recherche d'extraits des articles et discours de Staline, il est important d'accorder une attention particulière aux questions suivantes

- la révolution chinoise
- le comité anglo-russe
- le programme du Comintern
- la troisième période

¹ Malgré ce masculin singulier, la suite de la lettre montre qu'elle est adressée aux deux principaux collaborateurs de Sedov, Lola Estrine et Zborowski - un agent du G.P.U. infiltré : tous deux s'occupaient du *Biulleten* et aidaient Trotsky dans son travail sur la biographie de Staline.

² Cf. *Œuvres*, 16 pp. 58-66.

³ Walter Krivitsky était le pseudonyme sous lequel on connaissait l'agent du G.P.U. Samuel Ginzburg (1889-1941), un agent du G.P.U. qui avait fait défection peu après l'exécution de Reiss, qui avait été son ami d'enfance. Il collaborait à la presse menchevique.

⁴ Le livre en question avait paru en Allemagne en 1932 : J. Iremaschwili, *Stalin und die Tragödie Georgiens*. L'auteur avait l'âge de Staline, dont il avait été le condisciple à l'école religieuse de Gori, puis au séminaire de Tiflis : il donnait un témoignage intéressant sur l'enfance de Staline.

⁵ Plus nuancé, dans son *Staline*, Trotsky écrit d'Iremachvili qu'il était devenu « national-socialiste à sa manière ».

⁶ Boris I. Nikolaievsky (1887-1966), historien menchevique, travaillait à l'époque à Paris où il dirigeait une annexe de l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam : Trotsky ignorait alors qu'il avait en dépôt le plus précieux de ses archives que lui avait confiées Sedov. On ne le sait que depuis 1983.

⁷ Fedor I. Gourvitch, dit Dan (1871-1947), médecin, membre du groupe *L'Emancipation du Travail* de Plékhanov, avait été l'un des principaux dirigeants des mencheviks en Russie, puis en exil. Lors du procès contre Boukharine et autres, l'accusé Tchernov, un ancien menchevik, avait « avoué » avoir reçu des instructions de Rykov et Tomsy pour prendre contact à Berlin avec Dan. Il avait également « avoué » avoir reçu de Dan des « directives », etc. Dans les milieux socialistes d'Europe, on assurait que Trotsky n'avait pas pris la plume pour réfuter les accusations portées contre Dan.

⁸ Max Eastman (1883-1969) un des premiers Américains à sympathiser avec la révolution russe, ami de Trotsky et son traducteur, avait été mentionné par les « aveux » de Rakovsky comme un « agent britannique ». Krestinsky avait mis en cause Rosmer. Quant à Boris Lifshitz, dit Souvarine (né en 1893) qui avait été l'un des premiers communistes en France, avant d'être exclu pour sa défense de Trotsky, il avait été cité par Staline, un peu avant ce procès, avec d'autres comme Arkadi Maslow.

⁹ Rae Spiegel et J. Vanzler avaient constitué à New York un groupe d'« amis du *Biulleten Oppositsii* » : ils avaient envoyé un « mandat moral » en vue de la représentation du « groupe russe » à la conférence, un problème épineux à cause des soupçons que Pierre Naville nourrissait - à juste titre - à l'égard de Zborowski.

Il n'est pas utile de recopier les articles en entier; il suffit d'en choisir le point central, en donnant avec précision les indications de date et autres (les extraits d'Iremachvili ont été extrêmement bien pris). J'espère vous donner, pour le prochain numéro du *Biulleten* un petit article sous forme d'éditorial sur la défense de l'Armée rouge. De façon générale, vous êtes amplement pourvus de documents de notre part.

Protestation

(28 juin 1938)

Lettre à Ken (8633), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Monsieur,

J'inclus une lettre pour publication dans le prochain numéro de *Ken*. J'ai consulté mon avocat et ami, M. Albert Goldman¹, de Chicago, sur l'ensemble de cette affaire que je considère comme très importante tant du point de vue politique que personnel. M. Goldman m'a conseillé de vous adresser une lettre de réfutation, et de vous donner ainsi la possibilité de corriger la déloyauté de votre collaborateur.

J'espère avec confiance que ce sera le procédé le plus court et le plus simple pour régler cette affaire très désagréable.

Monsieur,

Dans le numéro de mai de la revue Ken, j'ai été surpris de voir un article sur moi écrit par M. Alvin J. Josephy², se présentant comme le résultat d'une interview avec moi. Le 23 août 1937, il y a presque un an, M. Josephy, se présentant comme un représentant du New York Herald Tribune, m'envoya un certain nombre de questions écrites auxquelles il me demandait de répondre pour les lecteurs de ce journal. Compte tenu de l'importance de ces questions, je lui ai répondu par écrit, et M. Josephy a signé l'accord suivant : « Les réponses données doivent être imprimées en entier et exactement comme elles ont été écrites. Autrement il faudra me les retourner. » En dépit de cet engagement catégorique, M. Josephy a introduit de nombreux changements et omissions, apparemment avec l'objectif d'obscurcir les causes de la défaite de la Révolution espagnole. Il a accompagné ces distorsions conscientes de mes réponses d'un commentaire hostile qui aurait été impossible s'il n'avait pas déformé mes réponses à moi.

Comme s'il voulait prouver lui-même sa mauvaise volonté, M. Josephy affirme au début de son article : « Il (Trotsky) et Rivera ne se parlent plus l'un à l'autre, bien que l'un soit l'hôte de l'autre. » La raison de cela, il la donne dans le caractère « égocentrique » des deux hommes, etc. Toute l'histoire est une pure invention. Je n'ai pas eu le moindre conflit avec Diego Rivera, sur aucune question. Depuis mon arrivée au Mexique, nous avons été liées par la plus étroite amitié personnelle, libre de toute ombre. Je m'abstiens d'énumérer les affirmations fausses d'importance mineure faites par M. Josephy et indique seulement les points suivants, omis dans l'article en dépit de son accord signé pour les publier.

¹ Albert Goldman (1897-1960), avait fait ses études de droit tout en gagnant sa vie et en militant. Il était devenu avocat en 1925 et avait plaidé presque exclusivement pour l'I.L.D., organisation de défense du P.C. américain dont il était membre depuis 1920. Sérieusement ébranlé par un séjour en U.R.S.S. en 1930, il avait rejoint les trotskystes en 1933, après son exclusion, les avait quittés pour le parti socialiste dont il était sorti avec eux. Il était devenu en 1937 l'avocat américain de Trotsky.

² Alvin M. Josephy A (né en 1915), entré au *New York Herald Tribune* en 1937, était diplômé d'économie des affaires, Il avait fait croire qu'il était envoyé par le grand quotidien alors qu'il travaillait en « free lance » et cherchait un article à « placer ».

Se délimiter des libéraux

(29 juin 1938)

Lettre à Rae Spiegel (10503), traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

Chère Rae¹,

Joe [Hansen] m'a communiqué l'information de votre lettre suivant laquelle mon article sur la morale² a provoqué un vif mécontentement chez MM. Dewey, Sidney Hook³ et autres, et qu'ils avaient l'intention d'écraser ma mauvaise philosophie. Je suis très content d'entendre cela. Avec les libéraux et radicaux honnêtes, nous avons un « front unique » avec un objectif pratique : démasquer l'imposture. Mais dans tout front unique honnête, aucune des deux parties ne renonce à son droit de libre critique. Le Dr Dewey en a fait un large usage en annonçant le verdict à la radio. A cet égard, nos camarades ont été plus réservés, et même trop réservés selon mon opinion. Une polémique ouverte rétablira les choses dans leurs proportions et rapports naturels. J'espère que Max Eastman répondra aussi. Le caractère très confus et équivoque de son amitié pour nous est extrêmement préjudiciable à notre mouvement. Des amis qui disent de nous : « *Ce sont d'excellentes gens, intelligents, honnêtes, admirablement courageux, mais... leur théorie est mauvaise, leur politique est fausse, ils sont incapables de créer une organisation, etc.* », sont les pires, les plus dangereux ennemis de la IV^e Internationale. Ou plutôt ils sont d'autant plus dangereux que nous sommes plus diplomates et tolérants.

Il faut absolument nous délimiter ouvertement de ces amis. Tout jeune ouvrier ou intellectuel qui s'intéresse à nous doit savoir que ces amis appartiennent au camp de la démocratie bourgeoise radicale et pas au camp révolutionnaire du prolétariat. Ce n'est qu'à ces conditions que l'« amitié » dans certains cas peut être utile aux deux camps. Le même est deux fois plus vrai en ce qui concerne de misérables philistins comme Eugene Lyons, qui participe aux banquets de Pioneer Publishers et, tout de suite après, fait une conférence devant les Russes gardes-blancs et leur explique que ces pauvres « trotskystes » ne sont que les débris d'un passé révolu. Non, Dieu nous préserve de tels amis.

Mes salutations les plus chaleureuses à vous et Max [Sterling]⁴. Où êtes-vous ? Avez-vous trouvé du travail ? Ici nous travaillons dur avec Sara [Weber] au livre sur Staline qui avance très vite.

P.-S. Que les pauvres acrobates de *Modern Monthly* soient obligés de se délimiter de nous est un excellent symptôme. Personne ne peut nous compromettre autant que des gens comme Calverton⁵ et compagnie. En se délimitant, ils nous aident à montrer à la jeune génération que nous sommes d'un bois tout à fait différent.

¹ Rae Spiegel (née en 1910), était venue à Coyoacán après avoir appris dans ce but le russe et la sténo en cette langue. Elle venait de repartir. Trotsky avait pour elle beaucoup d'amitié.

² « Leur Morale et la Nôtre », Œuvres, 17, pp. 159-196.

³ John Dewey (1859-1952), philosophe et pédagogue, théoricien du pragmatisme », avait présidé la commission d'enquête sur les procès de Moscou; tout en défendant Trotsky et les victimes du stalinisme, il voyait dans le stalinisme le développement naturel du bolchevisme, ce que Trotsky contestait. Sydney Hook (né en 1902) avait été élève de Dewey, et également professeur à l'université Columbia. Il avait évolué vers le marxisme au début des années trente. Il avait poussé à la fusion de la C.L.A. et de l'A.W.P. dans le W.P.U.S. sans entrer dans ce dernier et servi en 1936 d'intermédiaire dans la négociation avec les socialistes pour l'« entrée ».

⁴ Mark Shapiro, dit Max Sterling (né en 1907), était le compagnon de Rae Spiegel qu'il avait rejointe au Mexique; Trotsky le connaissait donc depuis 1936.

⁵ George Goetz, dit Victor Francis Calverton (1900-1940) était depuis 1923 le directeur de *Modern Monthly*; il avait été proche de Muste et des trotskystes. Trotsky ne lui pardonnait pas d'avoir conservé dans la liste de ses collaborateurs le nom de Carleton Beals qu'il accusait d'avoir joué le jeu du G.P.U. contre la commission d'enquête.

Merci du travail

(30 juin 1938)

Lettre à D. Naville (9345), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

Chère Camarade Denise¹,

J'ai reçu le paquet d'extraits de Michelet². Je les ai regardés immédiatement. Ils me seront d'une grande utilité. J'attends les autres, surtout ceux de Mathiez³. Il n'est pas nécessaire de vous dire que je vous suis chaleureusement reconnaissant à vous et à tous ceux qui participent au travail. Vous m'enverrez, s'il vous plaît, la liste de leurs noms, pour me donner la possibilité de les remercier dans la préface.

Que va-t-on faire en France avec l'article sur la morale (« Leur Morale et la Nôtre ») ?

Je dois me plaindre de la mauvaise traduction d'articles précédents : sur Léon, sur la guerre, etc. Si la traduction de l'article sur la morale est de la même qualité, mieux vaut ne pas le publier du tout. Dites-le, chère Denise, à Naville⁴ et aux autres camarades qui s'en occupent.

Nous sommes ici en très bons termes avec Breton et sa femme⁵. Ils habitent la maison de Diego et restent jusqu'au 1^{er} août.

¹ Denise Kahn, épouse *Naville* (1896-1969), compagne de Pierre Naville, travaillait pour Trotsky dans les bibliothèques parisiennes afin de réunir les textes dont il avait besoin.

² Jules *Michelet* (1798-1874) avait été professeur au Collège de France. C'est à son *Histoire de la Révolution française* que Trotsky s'intéressait alors, dans le cadre de son travail sur Staline.

³ Albert *Mathiez* (1874-1932), historien de la Révolution française, « réhabilita » Robespierre contre Danton. Il collabora à *l'Humanité*.

⁴ Il s'agit évidemment de Pierre *Naville* (né en 1906) qui avait été l'un des fondateurs de l'Opposition de gauche en France et était à l'époque un des dirigeants du P.O.I.

⁵ André Breton qui, rappelons-le, était arrivé à la fin d'avril au Mexique pour une série de conférences, avait déjà rencontré Trotsky à plusieurs reprises. Il était accompagné de sa compagne, Jacqueline *Lamba* (née en 1910).

L'industrie nationalisée et la gestion ouvrière

(juin 1938)

Cet article ne figure dans aucune archive de Trotsky. Il a été découvert et identifié en avril 1946, lors d'une visite de Joe Hansen chez le vieux militant mexicain Rodrigo Garcia Treviño (né en 1902). Ce dernier, qui était l'un des dirigeants de la C.T.M., proche de Francisco Zamora, et avait des contacts avec Trotsky avait tenté de persuader ce dernier de l'importance de la gestion ouvrière décidée par le gouvernement Cárdenas pour les chemins de fer et les entreprises pétrolières nationalisées. Trotsky fut apparemment ébranlé puisqu'il annonça qu'il allait réfléchir. Ce texte est le résultat de ses réflexions qu'il envoya quelques jours après à Garcia Treviño. L'exemplaire trouvé chez Garcia Treviño portait des corrections manuscrites de Trotsky et il n'y a pas de doute quant à son authenticité.

Dans les pays industriellement arriérés, le capital étranger joue un rôle décisif. D'où la faiblesse relative de la bourgeoisie nationale par rapport au prolétariat national. Ceci crée des conditions particulières du pouvoir d'État. Le gouvernement luttait entre le capital étranger et le capital indigène, entre la faible bourgeoisie nationale et le prolétariat relativement puissant. Cela confère au gouvernement un caractère bonapartiste sui generis particulier. Il s'élève pour ainsi dire au-dessus des classes. En réalité, il peut gouverner, soit en se faisant l'instrument du capital étranger et en maintenant le prolétariat dans les chaînes d'une dictature policière, soit en manœuvrant avec le prolétariat et en allant même jusqu'à lui faire des concessions et conquérir ainsi la possibilité de jouir d'une certaine liberté à l'égard des capitalistes étrangers. La politique actuelle du gouvernement en est au second stade : ses plus grandes conquêtes sont les expropriations des chemins de fer et de l'industrie pétrolière.

Ces mesures sont intégralement du domaine du capitalisme d'État. Toutefois, dans un pays semi-colonial, le capitalisme d'État se trouve sous la lourde pression du capital privé étranger et de ses gouvernements, et il ne peut se maintenir sans le soutien actif des travailleurs. C'est pourquoi il s'efforce, sans laisser glisser de ses mains le pouvoir réel, de placer sur les organisations ouvrières une partie importante de la responsabilité pour la marche de la production dans les branches nationalisées de l'industrie.

Que devrait être dans ce cas la politique du parti ouvrier ? Ce serait évidemment une erreur désastreuse, une parfaite escroquerie que d'affirmer que la route vers le socialisme ne passe pas par la révolution prolétarienne mais par la nationalisation par l'État bourgeois de diverses branches de l'industrie et de leur transfert aux mains des organisations ouvrières. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le gouvernement bourgeois a effectué lui-même la nationalisation et a été obligé de demander la participation ouvrière à la gestion de l'industrie nationalisée. On peut, bien entendu, esquiver le problème en citant le fait que, sauf si le prolétariat s'empare du pouvoir, la participation des syndicats à la gestion des entreprises de capitalisme d'État ne peut donner de résultats socialistes. Cependant, une politique aussi négative de la part de l'aile révolutionnaire ne serait pas comprise par les masses et ne contribuerait qu'à renforcer les positions opportunistes. Pour les marxistes, il ne s'agit pas de construire le socialisme des mains de la bourgeoisie, mais d'utiliser les situations qui se présentent dans le cadre du capitalisme d'État et de faire progresser le mouvement révolutionnaire des ouvriers.

La participation aux parlements bourgeois ne peut plus désormais donner de résultats positifs importants ; dans certaines conditions, elle conduit même à la démoralisation des députés des ouvriers. Mais aux yeux des révolutionnaires, cela ne constitue nullement un argument en faveur de l'antiparlementarisme.

Il serait inexact d'identifier la politique de participation des ouvriers à la gestion de l'industrie nationalisée et la participation des socialistes à un gouvernement bourgeois (ce que nous appelons ministérialisme). Tous les membres du gouvernement sont liés les uns aux autres par les liens de solidarité. Un parti qui est représenté au gouvernement est responsable de toute la politique gouvernementale, dans son ensemble. La participation à la gestion d'une branche donnée de l'industrie laisse l'entière possibilité d'une opposition politique. Dans le cas où les représentants des ouvriers sont en minorité dans la gestion, ils ont l'entière possibilité de le dire et de publier leurs propositions qui ont été repoussées par la majorité, de les porter à la connaissance des travailleurs, etc.

On peut comparer la participation des syndicats à la gestion de l'industrie nationalisée à la participation des socialistes aux municipalités, où les socialistes remportent parfois la majorité et sont ainsi amenés à gérer une importante économie municipale, alors que la bourgeoisie domine toujours l'État et que les lois de la propriété bourgeoise demeurent en vigueur. Dans la municipalité, les réformistes s'adaptent passivement au régime bourgeois. Sur ce terrain, les révolutionnaires font tout leur possible dans l'intérêt des travailleurs et, en même temps, enseignent à chaque étape aux travailleurs qu'une politique municipale est impuissante sans la conquête de l'appareil d'État.

La différence, bien entendu, réside en ce que, dans le domaine des municipalités, les ouvriers s'emparent de certaines positions par des élections démocratiques, tandis que, dans celui de l'industrie nationalisée, c'est le gouvernement lui-même qui les invite à prendre certains postes. Mais cette différence est purement formelle. Dans l'un et l'autre cas, la bourgeoisie est obligée de concéder aux ouvriers certaines sphères d'activité. Et les travailleurs les utilisent dans leur propre intérêt.

Il serait léger de fermer les yeux sur les dangers qui découlent d'une situation dans laquelle les syndicats jouent un rôle dirigeant dans l'industrie nationalisée. La base en est le lien entre les sommets des dirigeants syndicaux et l'appareil du capitalisme d'État, la transformation des représentants mandatés du prolétariat en otages de l'État bourgeois. Mais si grand que puisse être ce danger, il ne constitue qu'une partie d'un danger, ou plus exactement, d'une maladie générale, à savoir la dégénérescence bourgeoise des appareils syndicaux à l'époque impérialiste, pas seulement dans les vieux centres des métropoles mais également dans les pays coloniaux¹. Les dirigeants syndicaux, dans l'écrasante majorité des cas, sont des agents politiques de la bourgeoisie et de son État. Dans l'industrie nationalisée, ils peuvent devenir et ils sont déjà en train de devenir ses agents administratifs directs. Contre cela, il n'y a que la lutte pour l'indépendance du mouvement ouvrier en général, et en particulier pour la formation dans les

¹ Trotsky est en train de découvrir le mouvement syndical dans les pays non développés. Il trace ici les premières considérations qui seront à la base de son texte sur « *Les Syndicats à l'époque de l'impérialisme* ».

syndicats de solides noyaux révolutionnaires capables, tout en préservant l'unité du mouvement syndical, de lutter pour une politique de classe et pour que les organismes dirigeants soient composés de révolutionnaires.

Un danger d'une autre sorte réside dans le fait que les banques et autres entreprises capitalistes dont une branche, d'industrie nationalisée, dépend au sens économique du terme, peuvent utiliser et utiliseront des méthodes particulières de sabotage pour faire obstacle à la gestion ouvrière, pour la discréditer et la pousser au désastre. Les dirigeants réformistes essaieront d'écarter ce danger en s'adaptant servilement aux exigences de leurs fournisseurs capitalistes et en particulier des banques. Les dirigeants révolutionnaires, au contraire, tireront du sabotage des banques la nécessité de les exproprier et d'établir une *banque nationale unique* qui serait le centre comptable de l'économie tout entière. Bien entendu, cette question doit être indissolublement liée à la question de *la conquête du pouvoir par la classe ouvrière*.

Les différentes entreprises capitalistes, nationales et étrangères, vont inévitablement commencer à comploter avec les institutions de l'Etat pour faire obstacle à la gestion ouvrière de l'industrie nationalisée. Par ailleurs les organisations ouvrières, qui participent à la gestion des différentes branches de l'industrie nationalisée doivent s'unir pour échanger leurs expériences, se soutenir économiquement les uns les autres, agir en unissant leurs forces sur le gouvernement, les conditions du crédit, etc. Un tel bureau central de la gestion ouvrière des branches nationalisées de l'industrie doit être évidemment en contact étroit avec les syndicats.

Pour résumer, on peut dire que ce nouveau domaine de travail comporte à la fois les possibilités et les dangers les plus grands. Les dangers consistent en ce que, par l'intermédiaire de syndicats contrôlés, le capitalisme d'Etat peut tenir les ouvriers en échec, les exploiter cruellement et paralyser leur résistance. Les possibilités révolutionnaires consistent en ce que, s'appuyant sur leurs positions dans des branches exceptionnellement importantes de l'industrie, les ouvriers peuvent de toutes leurs forces lancer leur attaque contre les forces du capital et contre l'Etat bourgeois. Laquelle de ces possibilités va-t-elle prévaloir ? Dans combien de temps ? Il est naturellement impossible de le prédire. Cela dépend entièrement de la lutte entre les diverses tendances au sein de la classe ouvrière, de l'expérience des ouvriers eux-mêmes, de la situation mondiale. En tout cas, pour utiliser cette forme nouvelle d'activité dans l'intérêt de la classe ouvrière et pas de l'aristocratie et de la bourgeoisie ouvrière, il n'y a qu'une condition qui soit nécessaire : l'existence d'un parti marxiste révolutionnaire qui étudie avec soin chaque forme d'activité ouvrière, critique toute déviation, éduque et organise les travailleurs, gagne de l'influence dans les syndicats et assure une représentation ouvrière révolutionnaire dans l'industrie nationalisée.